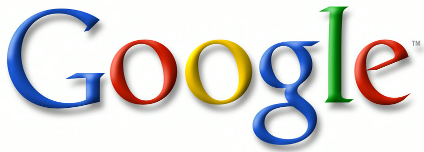
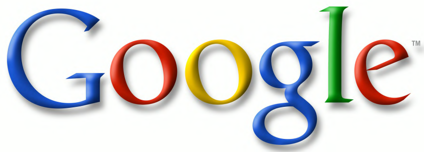
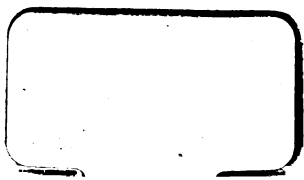







TAYLOR INSTITUTION
DOMI NUS ILLU
MINA TIO MEA



L'ÉCOLE DE L'AMITIÉ.

SECONDE PARTIE.



A AMSTERDAM,
Chez MERKUS & ARKSTÉE.

M. DCC. LVIII.





L'ÉCOLE DE L'AMITIÉ.

LE Marquis après avoir rempli les premiers devoirs, dont il ne pouvoit se dispenser à la Cour & à la Ville, essaya lui-même de faire de nouvelles perquisitions, qui furent aussi infructueuses que les premiéres; il visitoit tous les lieux publics, toutes les promenades : il alloit à tous les spectacles, il parcouroit tout avec le soin le plus exact; ses yeux étoient sans relâche occupés à chercher toujours, dans l'espérance de faire quelque découverte, & toujours sans succès. Un soir

qu'il étoit rentré chez lui plus triste que jamais, il entendit des bottes dans la cour: un mouvement confus tira de sa mélancolie : il se leva avec précipitation ; & courant lui-même au-devant du courier ; il fut très-étonné de reconnoître le laquais du Chevalier d'Auny : qu'est-il donc arrivé, lui cria-t'il ? Que fait ton Maître ? Pourquoi t'envoye-t'il ? Seroit-il malade ? Toutes ses questions n'attendoient pas la réponse ; & le Domestique, sans lui en faire, lui remit une Lettre de M. d'Auny ; il l'ouvrit aussi-tôt, le Chevalier lui mandoit de partir en diligence ; que la Marquise avoit une fiévre maligne, qu'elle paroissoit même en très-grand danger ; & que malgré les mécontentemens qu'un mari pouvoit avoir, il devoit à sa famille, au monde, à lui-même, de venir lui donner ses

ſoins : il ajoûtoit que les ſimptomes étoient ſi mauvais, que ſelon les aparences il ne la retrouveroit plus ; mais qu'indépendamment des bienſéances même du devoir, il pouvoit être interreſſant pour lui, & pour ſon ſon fils, d'être preſent dans ce moment-là : mon pere ſentit que le Chevalier avoit raiſon de tout point ; envoya ſur le champ chercher des chevaux de poſte & ſe mit en chemin dans l'inſtant même. Il laiſſa Dubois à Paris, il le chargea d'une Lettre pour le Miniſtre à qui il faiſoit part de l'événement qui l'obligeoit à partir ſans le voir, & lui demandoit la permiſſion de revenir à Paris pour ſes affaires, s'il avoit le malheur de perdre ſa femme. Il marcha preſque jour & nuit ; il ne s'arrêtoit quelques heures que pour le repos indiſpenſable de ſes gens : malgré

ſa diligence, il ſçut en paſſant à Lyon, que Madame de Barbazan étoit morte la veille : on ſortoit de l'enterrement quand il arriva : mon oncle lui parut très-affligé : il étoit encore à Grenoble ; il ne faiſoit que de finir le grand procès qu'il avoit gagné pour cette ſucceſſion collatérale, d'où lui ſont venus tous ſes biens. Mon pere ſe ſentit touché en rentrant dans la maiſon ; & oubliant tous les torts de la Marquiſe dans ce moment, il ne ſe ſouvenoit que d'en avoir été aimé : il eut preſque les larmes aux yeux quand on me mena à lui ; ce ſpectacle, quoique je fuſſe encore bien enfant, me frapa, & m'eſt reſté preſent. Il fut queſtion de régler avec mon oncle, ce qui pouvoit regarder mes intérêts : mon pere étoit noble, & alla au-devant de tout ce qu'il jugea convenable en pareil

cas. Mon oncle n'étoit déja plus jeune : il étoit devenu riche ; il m'aimoit beaucoup : il demanda à mon pere de me laiſſer avec lui ; l'aſſurant qu'il n'abuſeroit point de ſa complaiſance : qu'il ſentoit bien que l'éducation du pays étranger ne pouvoit me ſuffire, & qu'il lui donnoit ſa parole d'honneur, de m'envoyer au Collége à Paris, dès que j'aurois dix ans. Le Marquis lui répondit que plus je lui étois cher, plus il croiroit me marquer ſa tendreſſe, en me confiant à un homme comme lui : tout étant fini, & réglé entr'eux, chacun reprit le chemin de ſon pays : mon oncle m'amena avec lui à Rome : il a pris ſoin de mon enfance avec les attentions & le cœur d'un pere ; & il m'envoya au Collége en France, comme il l'avoit promis, après m'avoir aſſuré tout ſon bien, comme vous ſçavez.

Le Marquis de Barbazan revint ici avec le Chevalier d'Auny ; les voyages, les affaires, les divers évenemens qu'il venoit d'éprouver assez rapidement, avoient endormi pour quelque tems le ver rongeur qu'il portoit au fond de son cœur : mais l'air de Paris étoit contagieux pour lui : il y retomba bien-tôt dans le même état où il étoit à son premier voyage. C'est aux yeux de la raison un malheur bien à craindre, qu'une grande passion pour une ame trop tendre & trop sensible : les conseils, les exemples, les réflexions, le courage, rien n'y sert : les revers au lieu de l'éteindre, l'irritent ; le tems même, qui détruit tout, semble en augmenter la force : mon malheureux pere avoit sans cesse l'image de Mademoiselle Duménil présente : la source de ses peines étoit intarissable, & sa santé devint

insensiblement attaquée d'une maniére qui parut sérieuse : c'est sur l'estomac que le chagrin fait ordinairement les plus promptes impressions : il devint d'une maigreur visante au marasme ; il ne digéroit exactement plus rien. Après qu'il eut *ainsi* traîné plus d'un an, son Médecin qui connoissoit la vraye cause de son mal, & le jugeoit inguérissable par les voyes ordinaires de la Médecine, imagina de l'envoyer aux Eaux de Forges : elles ont souvent, lui dit-il, rétabli les estomacs les plus délabrés : d'ailleurs c'est un changement de lieu, ce sont des objets nouveaux, une vie différente, une sorte de dissipation forcée ; & vous avez besoin de tout cela, plus encore que de remédes. Mon pere à qui tous les lieux étoient égaux, consentit à partir. Si un homme sensé pouvoit

croire aux pressentimens, ce qui lui arriva seroit fait pour me fraper. Il sentit en aprochant de Forges un changement singulier en lui ; un mouvement de joye involontaire le saisit ; il ne se reconnoissoit pas lui-même. Que peuvent signifier, se disoit-il, ces impressions nouvelles, dont je me sens affecté ? ... Hélas ! devrois-je seulement y faire attention ? De quoi pourrois-je me flatter ? Je suis trop malheureux, & rien dans l'Univers ne peut plus changer mon sort. En arrivant on lui donna, suivant la coutume, la liste des habitans de Forges : il n'y vit aucun nom de sa connoissance particuliére. Dans toute autre circonstance il en eut encore plus regretté que le Chevalier d'Auny n'eut pu absolument l'accompagner : il n'y pensa même pas. Il se coucha tranquille, & sa nuit fut une

des meilleures qu'il eût paſſé depuis deux ans ; il ſe leva de grand matin pour aller à la Fontaine. Le Marquis au détour d'une eſpéce d'allée d'arbres où l'on ſe promene, aperçut deux femmes, dont l'une ſembloit affecter de baiſſer le capuchon de ſon *manteau*, *comme pour* n'être point remarquée : il ne put en effet diſtinguer ſon viſage ; mais ſe ſentant pouſſé par un mouvement plus fort que la curioſité, il la ſuivit doucement dans la foule en aprochant de la Fontaine. Que devint-il en entendant le ſon de ſa voix, qu'il reconnut diſtinctement pour celle de Mademoiſelle Duménil ! il s'apuya promptement ſur le bras de Dubois, qui étoit avec lui, en lui diſant tout bas : C'eſt elle ! C'eſt elle ! Je me meurs. En effet il penſa s'évanouir. Dubois le ſoutint ; il fut obligé d'aller un mo-

ment s'asseoir ; il revint un instant après, il ne la retrouva plus : il chercha avec avidité dans tous les coins où l'on peut se promener, même s'écarter, il ne vit plus rien. Il retourna au plûtôt chez lui ; son premier mouvement fût de relire attentivement cette liste *qu'on lui* avoit donné la veille : n'y trouvant point le nom qu'il désiroit ; est-ce donc un songe, disoit-il ? Est-ce une aparition ? Il ne se possédoit point ; il fit monter l'Hôte de la maison qu'il avoit louée : & n'en pouvant tirer plus d'éclaircissement, il se persuada qu'Olimpe qui n'étoit pas riche, auroit accompagné quelques Dames de sa connoissance à Forges, & qu'il la trouveroit sûrement dans quelques-unes des visites qu'il alloit faire : c'est l'usage aux Eaux : les derniers arrivés vont par tout même sans connoître. Dès que

mon Pere eût mangé un morceau, & qu'il fût habillé, il ſe mit en marche : à chaque porte où il arrivoit, la palpitation le prenoit : il avoit déja fait la moitié de ſa liſte, quand il arriva chez Madame de Theuville ; il ſe rapella que ſon Hôte lui avoit parlé de cette Dame, comme de la ſeule qui parût reſſembler au portrait qu'il lui faiſoit : cette idée redoubla ſon agitation, & il monta l'eſcalier dans un trouble inexprimable : mais qui pourroit dépeindre l'excès de ſa ſurpriſe, de ſa joye, de ſa félicité, quand en entrant dans la chambre, il vit la belle Olimpe plus jolie que jamais ! A peine donna-t-il le tems de ſortir au Laquais qui l'avoit annoncé : il courut ſe jetter à ſes pieds : quoi c'eſt vous, lui dit-il, avec une voix tremblante ! C'eſt vous ! Je vous revois ! Je vous retrouve enfin ; que vous m'a-

vez donné de chagrin ! Que vous m'avez couté de larmes ! Mais non je n'ai pas assez souffert pour payer le bonheur qui m'est rendu : mais par quel hazard vous trouvai-je ici ? Quelle est cette Madame de Theuville avec qui vous êtes ? Où l'avez-vous connûë ? Que *vous est-il* arrivé ? Parlez ; Je veux tout sçavoir, je meurs de joye & d'impatience, parlez donc ? instruisez-moi de tout ? Je n'ai vécu que par l'amour, je ne respire encore que pour vous adorer. En la pressant de parler, il ne lui en donnoit pas le tems ; mais elle étoit si troublée, si embarassée de ce qu'elle avoit à lui aprendre, que bien loin de l'interrompre, elle eût désiré qu'il ne cessât jamais : il fallut cependant se résoudre à prendre la parole à son tour : laissez-moi, lui dit-elle, revenir de la premiére surprise où me jette un événement

ſi peu attendu : quoique vous ayez été la cauſe (innocente à la vérité) des frayeurs cruelles que j'ai eûës, & de la vie errante & malheureuſe que j'ai menée pendant deux ans : je n'en ai pas moins de joie de vous revoir ; d'ailleurs mon ſort eſt changé : je *ſuis heureuſe*, & je le ſuis pour toujours. Oublions le paſſé : je vous ai toujours aimé : continuez-moi votre amitié ; je vous la demande, en vous conjurant d'étouffer enfin un ſentiment qui ne nous a que trop tourmenté l'un & l'autre ; & qui ſeroit aujourd'hui pour moi plus offenſant que jamais. Que dites-vous ? s'écria mon Pere, & que me faites-vous enviſager ? Ah Ciel ! Tout eſt fini pour moi ; vous êtes mariée ? Il eſt vrai, reprit-elle, & voilà pourquoi le nom de Madame de Theuville vous a trompé : je vais en peu de mots vous rendre compte de tout

ce qui s'eſt paſſé, depuis la lettre que je vous écrivis le lendemain de mon entrée à la Communauté de S. Maur. Elle lui conta alors tout ce que Dubois lui avoit mandé : enſuite elle lui dit qu'elle avoit ſçu en ſortant de ſon Couvent que l'avis qu'elle y avoit reçu venoit d'un Chef de Bureau du Miniſtre, qui diſtribuë les Lettres de Cachet; que le Commis étoit le Parain de M. de Theuville; qu'aimant ſon Filleul comme ſon Fils, & ſçachant qu'il étoit amoureux d'elle, il ne lui avoit point caché le danger qu'elle couroit, & qu'il avoit lui-même expédié la Lettre de Cachet qui devoit être exécutée le lendemain, pour la faire renfermer à la Fléche : que ne ſçachant quel parti prendre, & ne voulant point fuir avec un jeune homme, M. de Theuville lui avoit donné ſa Chaiſe; que traveſ-

tie en Cavalier elle étoit passée en Hollande, seule, n'osant se confier à personne, parce que son Protecteur l'avoit avertie qu'elle avoit pour ennemie une Dame de qualité dont le crédit étoit considérable : je sentis alors, ajouta-t-elle, que ce ne pouvoit *être* que Madame de Barbazan : je connoissois trop la fureur de sa jalousie, pour n'en pas tout redouter ; je suis restée en Hollande toujours déguisée ; j'y ai eu une maladie terrible ; j'ai été à toute extrémité : M. de Theuville est venu en poste m'y trouver, il m'a soignée comme une Garde ; dès que ma santé a été rétablie, il m'a proposé de l'épouser sans le consentement de son Pere ; il y a ajouté toutes les raisons, toutes les espérances, & tous les sermens imaginables : je n'ai pas moins senti toute l'imprudence de cette dé-

marche : mais j'étois ſeule dans un Païs étranger, pourſuivie dans ma patrie, ſans bien, ſans reſſource : M. de Theuville m'adoroit; je le connoiſſois pour un honnête-homme; je lui avois les plus grandes obligations...... Vous l'aimiez, interrompit mon Pere avec le *ton* du deſeſpoir! Je ne prétends point vous le cacher, reprit-elle, les réflexions & la reconnoiſſance étoient apuyées par un ſentiment plus vif : je n'eus pas la force de réſiſter à ſes inſtances, je lui donnai la main. Il ne pouvoit être long-tems abſent, quinze jours après notre mariage il me laiſſa à Amſterdam avec le plus ſenſible regret. J'y ſuis reſtée dans la ſolitude la plus exacte, juſqu'au mois de Septembre dernier que je reçûs une Lettre de mon Mari, qui m'annonçoit la mort de Madame de Barbazan; qu'ainſi je pouvois re-

paſſer

passer en France : je partis sur le champ, & vins le joindre à Roüen : de nouveaux chagrins, de nouveaux embarras m'y attendoient encore : il n'avoit pas voulu de loin m'ôter toute espérance sur ce qui regardoit sa Famille, il ménageoit ma situation déja assez triste par elle-même : mais à mon arrivée il fallut bien me dire tout : je vis que j'étois destinée à être malheureuse, & sur tout à faire le malheur de ceux que la fatalité de leur étoile entraîneroit à m'aimer. J'avois repris les habits de mon sexe, je repris aussi mon nom de fille, & je déclarai à M. de Theuville que je voulois absolument entrer dans un Couvent, pour y attendre qu'il pût fléchir son Pere, ou pour y mourir de douleur, si l'injustice de ce Pere cruel persévéroit à m'ôter mon état, & à me laisser déshonorée. Mon Mari étoit

à mes genoux ; il me juroit une constance éternelle ; il me suplioit au nom de notre amour, de ne point prendre de parti violent ; je le ramenai enfin à la décence & à la raison ; & j'entrai à l'Abbaye de Saint Amand. Madame l'Abbesse se ressouvint à mon nom qu'elle avoit connu mon Pere ; (Les Religieuses n'oublient jamais le peu qu'elles ont vu) je faisois tous mes efforts pour lui plaire, & j'y parvins : elle me reprochoit souvent ma tristesse : quand je me crus un peu plus sûre de ses bontés, je me hazardai à lui parler de M. de Theuville, en me gardant bien de lui dire que nous étions mariés : je lui fis la peinture la plus vive de nos peines mutuelles & du desespoir où nous jettoit son Pere, en refusant de consentir à notre union : elle avoit pris de l'amitié pour moi ; elle voyoit ce mariage

très-avantageux pour ma fortune ; elle me promit d'y travailler : elle écrivit devant moi la Lettre la plus pressante à un homme en place de ses amis, & très à portée d'en imposer à mon Beau-Pere, en daignant m'assurer qu'il n'y avoit pas d'aparence qu'il osât refuser cette personne-là : la négociation dura peu, enfin le consentement arriva : je crus que M. de Theuville en mourroit de joïe ; nous nous jettâmes l'un & l'autre aux genoux de Madame de S. Amand ; je lui avoüai que je l'avois trompée ; j'implorai encore sa protection pour toutes les cérémonies nécessaires à la réhabilitation de mon mariage ; tout fut fait en peu de jours, & je restai enfin heureuse & contente : mais mes voyages, ma maladie, sur-tout mes inquiétudes, avoient rendu le fond de ma santé un peu dérangée ; M. de Theuvil-

le a ſouhaité que je priſſe les Eaux de Forges : j'y ſuis venuë, & je ne puis que m'en aplaudir, puiſque je vous y retrouve, vous, mon premier Bienfaiteur, dont les bontés ſeront éternellement gravées dans mon ame.

Mon Pere avoit été frapé comme d'un coup de foudre ; & depuis le ſeul mot qu'il avoit eû la force de prononcer, il l'avoit preſque écoutée ſans l'entendre ; il étoit abſorbé dans ſa douleur : il fut encore quelques momens ſans parler, & ne rompit le ſilence que par un cri, qui partit du fond de ſon cœur : il eſt donc vrai ? dit-il, & rien dans l'univers ne peut plus ſuſpendre ma mort, que vous avez ſignée. L'illuſion même ſe refuſe à moi pour jamais : la force du ſort, le pouvoir du Ciel, toute la nature réunie, ne ſçauroient plus rien faire, ni pour moi, ni contre moi : vous êtes ma-

riée ! Ah Dieu ! Ai-je pû l'entendre ſans expirer à vos yeux ? & dans quel moment cruel, reçois-je ce dernier coup ! Quand mon ame enivrée ne pouvoit ſuffire à la joye de vous revoir : quand devenu libre, je venois à vos pieds vous aporter un hommage enfin digne de vous, & joindre l'offre de ma main à celle d'un cœur qui vous adore depuis quatre ans ! Hélas ? Depuis l'inſtant où j'ai crû vous reconnoître à la fontaine, je me repaiſſois de cette idée; je me flattois de voir à la fin naître un jour de bonheur pour moi ; j'aurois voulu avoir le Trône du monde à vous offrir .... De quel comble de félicité un mot me précipite dans l'abîme du malheur, & du ſeul malheur qui ſoit irréparable ! Oüi, j'ai tout ſuporté juſqu'à ce moment : agité, déchiré, je me ſentois encore la force de vivre pour vous : l'eſpoir

ne m'avoit point encore abandonné;
sa voix me soutenoit : mais c'en est
fait : le voile est tombé pour jamais ;
il n'existe plus de consolation pour
moi : je sens mes maux dans toute
leur étenduë, j'y succombe sans regret :
Adieu Madame, laissez-moi
vous fuïr ; laissez-moi mourir, &
n'oubliez pas du moins que vous
seule avez plongé le poignard dans
un cœur qui vous adoroit, qui vous
idolâtre encore, en finissant des jours
devenus odieux, puisqu'ils ne peuvent
plus être pour vous. Il voulut
sortir, elle l'arrêta ; elle mêla ses
larmes aux siennes ; elle lui dit tout
ce que l'amitié peut inspirer de plus
vif, pour le consoler : elle le sentoit
véritablement : elle avoit pris pour
lui, dès qu'elle l'avoit connu, tous
les sentimens de l'attachement le plus
vif & le plus sincére : l'état où elle
le voyoit la pénétroit de douleur ;

elle lui parla long-tems ; elle ajouta au langage de la pitié la plus tendre, tout ce que la raison peut employer de plus fort, pour rapeller son courage : non, lui disoit-elle, un Homme comme vous n'est pas fait pour mourir par foiblesse : je suis jalouse de votre gloire, c'est surtout dans les malheurs sans remédes, que la vertu des grandes ames doit triompher ; d'ailleurs que perdez-vous ? Nous n'étions point faits l'un pour l'autre : pouvez-vous (vous qui sçavez si bien aimer) m'offrir l'image de votre mort, sans voir, sans sentir que je vous dois trop, que je vous aime assez pour ne vous point survivre ? Oüi, voyez-moi à vos genoux. . . . . (Il se précipita pour l'arrêter) je ne les quitterai point, continua-t-elle, que vous ne m'ayez promis de mettre des bornes à votre douleur. . . . . Ses pleurs lui

coupoient la parole : mon Pere en étoit suffoqué ; il l'embrassoit, il ne pouvoit s'arracher d'auprès d'elle : Enfin il fallut la quitter, & il lui jura, plus par des sanglots que par des paroles, de ne point hâter volontairement la fin d'une vie desormais empoisonnée, mais qui lui appartenoit toujours, & dont elle avoit seule le droit de disposer. Ils se voyoient tous les jours ; par la tournure de la vie que l'on méne aux Eaux, ils pouvoient être ensemble presque depuis le matin jusqu'au soir : mais par la même raison ils ne pouvoient être seuls que très-rarement ; & cette difficulté n'étoit que favorable à leur situation ; enfin le jour arriva où ils devoient se séparer, ce moment fut affreux pour mon Pere, & fit ressaigner toutes ses Playes ; Monsieur de Theuville devoit le lendemain matin venir re-

prendre

prendre sa femme, mon pere voulut éviter de le voir; il se résolut à sortir la veille d'un lieu qui lui étoit à la fois si cher & si funeste : que ne dit-il point à Madame de Theuville, en la quittant! Quelle tendresse dans ses adieux! Quelle force! Quelle fureur même dans ses regrets! Il fallut l'emporter fondant en larmes, & presque sans connoissance.

Madame de Theuville ne lui avoit jamais dit que son mari fût ce même Dumont qu'elle avoit aimé à Grenoble, & à qui son pere avoit fait prendre le nom d'une Terre qu'il avoit achetée; elle avoit craint que ce ne fût une peine de plus pour l'un & pour l'autre : mon pere de son côté, ne s'étoit jamais informé de rien sur ce qui regardoit ce Mari si fatal; il évitoit même de prononcer son nom. Je n'en ai jamais été étonné; l'amour jaloux est sans

doute agité par la curiosité la plus étendue sur un Rival qu'il espére toujours détruire : mais que les questions sont loin de paroître intéressantes, quand ce même Rival est un Mari, & un Mari aimé ! Quand le devoir & le goût sont réünis pour déraciner tout espoir, de quoi pourroit-on vouloir s'informer ? & n'est-ce pas s'épargner un suplice de plus, que d'éviter de s'en occuper ?

Mon Pere arriva à Paris, où ses affaires & ses devoirs l'apelloient ; il étoit changé & abattu mille fois plus qu'avant d'aller à Forges. Le Chevalier d'Auny, qui arrivoit de son côté le même jour que lui, en fut frapé : il avoit toujours écrit au Marquis de tous les endroits où il avoit trouvé des Postes : mais il lui mandoit en même-tems de ne lui point faire de réponse, parce qu'il

n'avoit été ſtable nulle part pendant ſon voyage : ainſi il ne ſçavoit rien de ce qui étoit arrivé à Forges. Mon pere d'auſſi loin qu'il le vit courut ſe jetter dans ſes bras, il n'eût la force que de lui dire ces mots : *Elle eſt mariée.* Il l'embraſſa, & ſes ſoupirs étoufférent ſa voix. Le Chevalier, quoiqu'il ne fut point au fait, jugea aiſément de la vérité. Eh bien, répondit-il, vous l'avez donc retrouvée ? C'eſt du moins une conſolation pour vous : mais expliquez-moi comment ? Par quel hazard ? Enfin, inſtruiſez-moi de tout ce que j'ignore. Mon pere lui raconta alors tout ce qui s'étoit paſſé, & revenant à l'article du mariage, voyez, ajoûta-t'il, ſi je ſuis aſſez complettement malheureux ? Car enfin, j'oſe vous l'avoüer aujourd'hui, le moment de ma liberté avoit fait luire au fond de mon cœur un rayon d'eſpérance : ſi

vous avez connu l'amour, vous ſçavez qu'il aime à ſe flâter : je me flâtois en effet que je retrouverois à la fin le ſeul objet pour qui j'aimois la vie ; & mon parti étoit pris de vaincre ſes rigueurs, en mettant ma fortune à ſes pieds, en la priant de recevoir ma main : cette heureuſe chimére rempliſſoit mon cœur ; le hazard me conduit à Forges pour y revoir tout ce que j'aime. Hélas ! J'ai cru un inſtant tous mes tourmens, tous mes malheurs finis ; j'ai cru voir renaître pour moi un nouveau jour, un nouvel univers : c'eſt dans ce moment même que je perds tout ! Je la perds pour jamais ! Elle eſt liée d'un engagement éternel ; je ne vous le cache point ; il m'a fallu rapeller tout ce que l'honnête homme doit avoir gravé dans ſon cœur, pour ne pas finir d'un ſeul coup les malheurs d'une exiſtence ſi fatale.

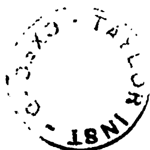
Oüi, mon cher Chevalier, vous ne devez, si vous m'aimez, la triste douceur de me revoir, qu'aux principes que vous-même avez souvent affermis en moi, & dont le véritable honneur ne peut jamais être dégagé par l'infortune ; quand on seroit assez malheureux pour être sourd à la voix de la Religion, je sçais que se donner la mort (loin d'être une preuve de courage) n'est jamais qu'un acte de foiblesse, & toujours suivi du mépris, aux yeux de la sagesse & de la raison. Le vrai courage est de sçavoir suporter sa destinée (si terrible qu'elle soit) & d'abandonner à la nature le droit d'en terminer le cours. Ne soyez point surpris de tout ce que vous m'entendez dire aujourd'hui : ce sont les réflexions qui m'ont occupé depuis vingt-quatre heures que je suis dans ma chaise. Je n'ai pû

me diſpenſer de vous en faire part : en même-tems je viens vous dire, que ſi je ſuis exempt des extravagances romaneſques, je n'en ſuis pas plus ſuſceptible d'écouter de conſeils, ni de recevoir aucune conſolation : Mademoiſelle Duménil a ſigné l'arrêt de ma mort; je l'idolâtre plus que jamais : je ne puis plus ni la voir, ni l'aimer ſans l'outrager : le deſeſpoir qui me ronge, va bien-tôt conſumer ma vie : je le ſens ; mais je n'en hâterai point la fin : j'ai même un autre genre de foibleſſe : je ne puis ſouhaiter la mort ; le poiſon qui me devore, m'eſt encore cher ; je trouve une ſorte de douceur funeſte, un certain charme indéfiniſſable dans le ſeul bien d'aimer, que je regretterai peut-être en périſſant. Il ſe tut en ce moment : M. d'Auny avoit cru devoir le laiſſer parler, il jugeoit que c'é-

toit lui rendre service que de le laisser exhaler sa douleur dans cette premiére conversation : il prit enfin la parole : il lui representa avec esprit, avec force combien il s'oublioit lui-même en se roidissant d'avance contre les conseils de la raison & les consolations de l'amitié. Il obtint de lui de manger un potage, après avoir employé tous les soins les plus tendres pour tâcher de le calmer, il le fit coucher dans un état un peu plus tranquile, au moins en aparence. Le lendemain matin on lui trouva de la fiévre : M. d'Auny espéra d'abord que dans la foiblesse où il le voyoit, le voyage pouvoit l'avoir assez fatigué pour causer de l'altération dans le poulx : mais le soir il y eut un redoublement marqué ; il y eut même dans la nuit des momens de délire : le Chevalier commença à être sérieu-

ſement inquiet : il força ſon ami à voir un médecin : il eut toutes les peines du monde à l'y déterminer : mais l'amitié finiſſoit toujours par triompher de toutes ſes répugnances, ſouvent même de ſes emportemens : les ames tendres ſont quelquefois violentes, *mais le propre de* leur caractére, eſt la douceur. Le Médecin jugea l'état de mon pere très-dangereux ; il dit au Chevalier en particulier que M. de Barbazan avoit le ſang brûlé, & apauvri ; & que c'étoit un cas d'autant plus fâcheux, qu'il n'y avoit preſque point de remédes qu'on pût hazarder ſans frayeur. Le pauvre d'Auny étoit inconſolable : il imagina d'écrire à Madame de Theuville, il lui manda l'état de mon pere : il ajoûtoit que n'oſant prendre la liberté de lui rien preſcrire, il ne pouvoit cependant lui cacher, que s'il étoit poſ-

ſible qu'il l'a revît, cette ſatisfaction ſeroit peut-être capable de la ſauver. Il attendoit avec impatience la réponſe de cette Lettre; il étoit le lendemain au ſoir plein de cette penſée auprès du lit de ſon malade, quand on vint l'avertir qu'on le demandoit en bas; il deſcendit; un mouvement de joye le ſaiſit au milieu de ſa douleur, en trouvant Madame de Theuville elle-même, qui arrivoit dans l'inſtant: la lettre du Chevalier l'avoit frapée; elle voyoit mon Pere au lit de la mort, par les chagrins qu'elle lui avoit cauſés, quoiqu'involontairement; l'état où elle l'avoit vu à Forges, lui avoit fait la plus vive impreſſion; tant d'amour, tant de perſévérance l'avoient pénétrée: ſon amitié pour le Marquis étoit devenuë mille fois plus tendre que jamais: ce moment lui donnoit les allarmes les plus



vrayes & les plus fortes. Ah ! Monsieur, cria-t'elle au Chevalier dès qu'elle le vit, comment est M. de Barbazan ? Votre Lettre m'a mise au désespoir : dès que je l'ai reçuë, j'ai donné ordre que ma chaise fût prête à six heures du matin ; (heureusement Monsieur de Theuville n'étoit point à Roüen :) je suis partie pleine de terreur ; j'ai pris un Fiacre à la Porte S. Honoré, & j'accours ici avec la plus grande inquiétude. Le Chevalier crût devoir d'abord la rassurer : il l'a remercia ensuite ; & après avoir loué son zèle & son amitié, il l'exhorta à aller se reposer : je vais, ajouta-t'il, ménager le moment de lui annoncer que vous êtes ici : vous prétexterez une affaire pressée qui vous y aura conduite ; & je vous manderai demain matin l'heure où vous pourrez le voir. Je l'attendrai, répondit-elle,

avec la derniere impatience : j'ai pour M. de Barbazan la plus tendre reconnoiſſance & le plus ſenſible attachement ; je lui dois tout : d'ailleurs s'il ſuffit de le connoître pour l'aimer : ſi l'amour pouvoit naître quand on le veut, il n'y a rien que je n'euſſe donné pour pouvoir payer le ſien d'un juſte retour ; croyez que je ſuis dans ce moment plus à plaindre qu'on ne ſçauroit penſer : votre Lettre a renouvellé tous mes chagrins, elle m'a fait frémir : mais, adieu, je me reproche de le priver de vous : retournez auprès de lui : je vous quitte avec l'ame un peu moins noire : j'attends demain de vos nouvelles, & je vole à vos ordres : elle partit auſſi-tôt après lui avoir laiſſé ſon adreſſe. M. d'Auny trouva en remontant que le redoublement avoit avancé de trois heures ; il fut plus fort que le dernier,

& la nuit beaucoup plus agitée : il ne se coucha point, & le lendemain matin il crut ne devoir rien mander à Madame de Theuville, sans en avoir parlé au Médecin. Celui-ci, qui étoit instruit de tout, décida nettement que le malade n'étoit point en état de soutenir la révolution que lui causeroit nécessairement la vûë inattenduë d'un objet si cher. Le Chevalier se rendit à cette raison ; & voulant prévenir lui-même Madame de Theuville ; comme elle demeuroit fort loin, il dit au Marquis que son Médecin avoit ordonné qu'on le laissât dans le plus grand repos, & qu'il alloit profiter de cet intervale pour se coucher quelques heures, afin de pouvoir le veiller encore puisqu'il étoit toujours plus souffrant les nuits : mon Pere prit sa main, la lui serra, & le Chevalier sortit. Dès qu'il fût parti, mon Pere

dit à Dubois qu'il vouloit profiter du moment où il étoit ſeul pour recevoir ſes Sacremens : Dubois voulût s'y oppoſer : ſon maître répondit ſéchement je le veux : ſes ordres fûrent exécutés ſur le champ ; en deux heures de tems cette triſte Cérémonie fût achevée ; & tout étoit fait quand M. d'Auny rentra : il ramenoit Madame de Theuville avec lui ; elle étoit dans un état digne de pitié : elle avoit voulu le ſuivre abſolument : je ne le verrai point, diſoit-elle, il ne ſçaura jamais que je ſuis ſi près de lui ; je paſſerai la journée dans votre appartement, je ſerai du moins à portée de ſçavoir à chaque inſtant de ſes nouvelles : c'eſt une conſolation dont j'ai beſoin : le Chevalier n'avoit pû s'y refuſer ; ils paſſerent encore trois jours à peu près dans la même ſituation, toujours cependant avec de

dit d'abord qu'il voyoit trop noir ſur ſon état, que le danger n'étoit pas ſans reſſource à ſon âge ; enfin il employa tous les lieux communs uſités en pareil cas ; enſuite il ajouta, à l'égard de Madame de Theuville, puiſque vous déſirez de la voir, vous pourrez avoir cette ſatisfaction dans l'inſtant, elle eſt ici. Elle eſt ici ! s'écria mon Pere, en réüniſſant le peu de forces qui lui reſtoient, elle eſt ici ! Et vous avez la cruauté de me la cacher ! Je lui ai mandé votre maladie, reprit le Chevalier, elle eſt partie ſur le champ pour venir elle-même vous donner ſes ſoins ; votre Médecin a jugé ſa préſence nuiſible à votre état ; il a défendu qu'on vous le dît ; elle a paſſé les jours entiers dans ma chambre : mais je ne puis plus me réſoudre à vous refuſer de la voir, & je vais la chercher.

cher. Allez vîte, lui dit le Malade, ceci ne peut être encore long, n'empoisonnez pas mes derniers momens par un regret aussi amer. M. d'Auny redescendit un moment après avec elle : Quel spectacle s'offrit à ses yeux ! Mon Pere lui tendit la main, & la regardant avec des yeux déja mourans, mais à qui sa vûë sembloit redonner la vie : aprochez Madame, lui dit-il, vous voyez où m'a réduit le malheur de n'avoir pû vous plaire : je ne vous en fais point de reproches ; je ne méritois pas de vivre, puisque je n'étois pas digne de vous : eh de quoi vous occupez-vous, répondit-elle ? ne pensez qu'à votre santé : c'est mon unique objet, le seul qui me touche dans ce moment : si pour vous la rendre il suffisoit de donner tout mon sang, j'en verrois couler la derniére goute avec joye : M. d'Auny

eſt témoin de la vivacité, de la vérité de ma tendreſſe pour vous : oüi, je vous ai toujours aimé : hélas pourquoi faut-il que vous en ayez douté ! Pourquoi faut-il que ce ſentiment n'ait pû vous ſatisfaire ! Croyez du moins que j'en ai toujours gémi dans le fond de mon ame : croyez que ce regret a mêlé l'amertume aux plus doux momens de ma vie..... Elle prononçoit ces mots d'une voix entrecoupée par les ſanglots : en les finiſſant, elle s'étoit jettée à genoux, la tête penchée ſur le lit du Marquis ; elle colloit ſes lévres ſur cette main mourante & décharnée qu'il lui avoit tenduë ; elle la baignoit de larmes..... Arrêtez, lui dit mon Pere, qui n'avoit preſque plus la force de parler, ceſſez de m'attendrir encore dans cet inſtant affreux, où mon courage ſuccombe : que vous ajoutez de

prix au ſacrifice qu'il faut que je faſſe ! N'importe, vous verſez du moins la douceur & la conſolation ſur mes derniers momens : j'emporte l'aſſurance de vos tendres regrets ; mais donnez-y des bornes ; c'eſt moi qui vous en prie : que la douleur ne flétriſſe point vos beaux jours ..... Adieu .... je ſens que ç'en eſt fait... le froid de la mort s'empare de moi .... un nuâge couvre mes yeux .... je perds déja le charme de vous voir.... adieu donc pour jamais ..... Quel mot ....! Quel affreux moment ...! Olimpe, je n'ai exiſté que pour vous .... je meurs du moins pour vous. ..... mon dernier ſoupir eſt pour vous... Elle ſentoit alors la main qu'elle tenoit devenir ſi froide, que levant ſur lui ſes yeux offuſqués par les pleurs, elle vit la tête de mon malheureux Pere tomber ſur ſa poitrine :

elle fit un cri perçant, & tomba elle-même ſur le parquet ſans connoiſſance. Le Chevalier, à qui le rideau, mais moins encore que ſes larmes, déroboit cet effrayant ſpectacle, ſe lévé avec précipitation; il court au lit; il apelle du ſecours: il n'en étoit plus tems; tout étoit fini; ſon ami n'étoit plus. On emporta Madame de Theuville, elle fût long-tems à revenir à la vie: elle ne la reprit qu'avec une douleur ſi profonde que les ſoins même d'un Mari tendre & adoré ne pûrent ſuffire à la conſoler: elle étoit réſervée pour la triſteſſe & l'affliction; l'année d'après M. de Theuville fut tué par un accident, dans un voyage qu'il fit. Frapée par tous les endroits ſenſibles de ſon cœur la malheureuſe Olimpe embraſſa la dévotion la plus auſtere: à vingt-ſix ans, belle encore comme le jour,

très à son aise, elle a quitté le monde, elle s'est retirée à l'Abbaye de Saint Amand; elle y vit comme une Sainte; pleurant encore tous les jours son Mari & son bienfaiteur: je vais la voir de tems en tems, & je n'en sors jamais sans avoir le cœur pénétré de respect pour elle, & de douleur des malheurs de mon Pere, dont elle ne peut s'empêcher de m'entretenir. C'est par elle & ce pauvre Chevalier d'Auny qui ne m'a point quitté jusqu'à sa mort, que j'ai été si parfaitement instruit de tous les détails que je viens de vous faire: & vous ne devez pas être étonné qu'ils me soient aussi familiers & aussi presens, que si j'en avois été moi-même témoin.

Fin de l'Histoire du Marquis de Barbazan.

Vous aviez raiſon, dit Gerſeüil à ſon ami, quand il eût fini; j'ai été on ne peut pas plus touché de la triſte deſtinée de M. votre Pere: vous m'envoyez encore aux larmes; paſſons au plutôt chez ma Mere pour vous diſtraire de ces idées noires: auſſi-bien il eſt très-tard, & je crois que je viens d'entendre ſonner le ſouper. Ils trouvérent beaucoup de monde chez la Comteſſe, & ils n'eurent pas occaſion de ſe parler ce ſoir-là. Mais le lendemain Gerſeüil revint à la charge, & s'étant trouvé ſeul avec ſon ami, il voulut encore le preſſer ſur le mariage qu'il lui avoit propoſé la veille: j'ai penſé toute la nuit, lui dit-il, à la vie agitée, & à la malheureuſe fin de M. votre Pere: je ne vois point que ce ſoit préciſément ſon mariage qui en ait été la cauſe; je vois encore moins pourquoi vous auriez la foi-

bleſſe de vous fraper de cette idée au point de négliger une affaire auſſi avantageuſe que celle dont je vous ai parlé. Je ne puis pas être de votre avis, dit le Marquis, & en y réfléchiſſant ſérieuſement, vous verrez que ſi mon Pere ne s'étoit pas marié à vingt ans, & à une femme d'une humeur ſi dangereuſe, il auroit évité tous ſes malheurs. Il n'auroit pas été forcé de chercher des diſtractions pour fuir un intérieur de maiſon inſuportable : il n'auroit pas par conſéquent adopté le goût du jeu, qui lui a couté cent mille écus ; il eût aimé Mademoiſelle Duménil ſans crainte, & ſans traverſes : il auroit pu ne la point perdre de vûë : il auroit pû empêcher ſon mariage, dont le coup l'a frapé à mort. Vous voyez que je ne ſuis pas ſi déraiſonnable en regardant les liens de l'hymen comme

la chaîne fatale qui l'a conduit au tombeau : mais quand je ferois moins frapé de cet exemple, je vous avouë encore qu'il n'y a point de fortune qui pût me faire de si bonne heure sacrifier ma liberté. Eh bien, dit Gerseüil, n'en parlons plus, j'avois bonne intention, mais.... Ils en étoient-là quand on vint remettre à Barbazan une Lettre de Versailles qui arrivoit par un exprès, elle étoit de la Duchesse de ..... elle lui mandoit qu'elle avoit une affaire de conséquence & très-pressée à lui communiquer, & qu'il vînt sur le champ la trouver. Ma cousine, dit le Comte, a été contente de vous, je le vois; elle n'aime pas les lacunes tant que sa fantaisie dure, je vous en avois averti. Vos plaisanteries, reprit Barbazan, ne m'empêcheront point de partir tout à l'heure:

le ton de cette Lettre eſt ſimple & ſérieux ; on parle d'une promotion ; peut-être la Ducheſſe a-t'elle fait quelque arrangement pour moi ; je ne me ſuis attaché à elle que par votre conſeil, que dans la vuë d'en tirer parti pour mon avancement, il ne faut rien négliger : adieu, mon ami, ſi je ne reviens pas demain vous aurez de mes nouvelles. En diſant ces mots il ſortit pour aller au-devant de ſa chaiſe, qu'il avoit demandée auſſi-tôt que le Courier étoit arrivé. Le lendemain au ſoir, Monſieur & Madame de Gerſeuil étoient étonnés de ne point entendre parler de lui : le ſecond jour ils l'attendoient à tout moment, il n'en fut pas queſtion. Enfin le troiſiéme jour le Comte, en s'éveillant, reçut un billet conçu en ces termes.

Je n'ai pu vous donner hier de mes nouvelles ; je ne puis mê-

me encore vous rien dire de positifs aujourd'hui, mais ne manquez pas de souper chez Madame votre mere demain : je pourrai arriver tard, mais j'arriverai sûrement, & peut-être aurai-je quelque chose d'agréable à vous aprendre. Bon soir, mon ami.

Gersfeuil, dès qu'il fut jour chez sa mere, courut lui montrer sa Lettre : qu'en pensez-vous, lui dit-il ? Cela me donne de l'espérance : Je suis de votre avis, répondit la Comtesse, ce Billet a assez bonne mine : il est vrai-semblable que Madame de.... aura obtenu quelque chose pour lui : il m'en dévra un peu de remerciement, car enfin, quoiqu'on me regarde presque comme une prude, il est pourtant vrai que c'est moi qui ai fait cette petite affaire-là ; mais j'avouë que je ne m'en repens point, puisque l'évé-

nement aura si bien tourné. Le lendemain on attendit jusqu'à dix heures & demie pour servir ; Barbazan n'arrivoit point : enfin il fallut se mettre à table, & on étoit déja au rôti, quand on entendit une chaise qui venoit à toute bride, c'étoit lui. Le Comte & la Comtesse examinoient son visage ; ils lui trouvérent un air radieux, dont l'un & l'autre furent enchantés. Il y avoit du monde, on ne parla de rien; mais en sortant de souper, Gerseuil courut à lui : je fais la Chouette, lui dit-il, à la Présidente de..... & à sa sœur ; elles perdent ; il y a déja beaucoup d'humeur : je n'ose les faire attendre ; dites-moi vite un mot, êtes-vous content de votre voyage ? On ne peut pas plus, répondit-il : vous avez donc un Régiment, reprit Gerseuil ? Enfin je suis content, dit le Marquis ; al-

lez jouer, je vous conterai les détails quand la Compagnie sera partie. Ils rentrérent tous dans le sallon : Barbazan voyant que Madame de Gerseuil ne jouoit point, s'aprrocha d'elle, & lui dit tout bas : Vous pouvez passer un moment avec moi dans votre chambre ; il me semble que vous n'êtes point nécessaire là. Mon Dieu, point du tout, reprit-elle, & je me meurs d'envie de sçavoir ce que vous avez à nous conter. En même-tems elle se leva, & il la suivit. Dès qu'ils furent seuls : Tenez, Madame, continua-t'il, voilà une Lettre qui vous instruira mieux que moi ; elle est adressée à M. votre fils, mais vous pouvez la décacheter. Elle la prit aussi-tôt & la lut. La Lettre étoit du Ministre de la Guerre, qui annonçoit à M. de Gerseuil que le Roi l'avoit nommé

au Régiment Dauphin. La Comtesse se retourna sur le champ, & embrassant Barbazan, vous êtes unique, lui dit-elle, & mon fils est trop heureux d'avoir un ami comme vous : mais achevez ma satisfaction, & vous, quel Régiment avez-vous ? Cela n'est point fait encore, répondit-il, & cette affaire-ci étoit la plus pressée pour moi ; elle s'est trouvée la plus aisée à terminer : voici comme les choses se sont passées. Je suis arrivé chez Madame la Duchesse de .... elle m'attendoit. Je commençois à m'impatienter, m'a-t'elle dit, j'avois peur qu'on ne vous eut pas trouvé ; il n'y a pas un instant à perdre, écoutez-moi. M. de ... (en me nommant le Ministre) me dit hier en secret que le Régiment Dauphin venoit de vâquer : toute la France le demande, ajoûta-t'il, mais je

vous ai promis le premier, celui-là vous convient-il ? il eſt cher, vous le ſçavez ſans doute. Le prix ne me fait rien, lui répondis-je, & je reclame votre parole : donnez-moi ſeulement vingt-quatre heures : demain pendant le ſouper de la Reine je viendrai vous retrouver : il eſt neuf heures, il m'attend, & j'étois au deſeſpoir que vous ne fuſſiez pas arrivé. Voilà dequoi il eſt queſtion : dites-moi promptement ſi vous pouvez être ſûr des cent mille francs ? Je me fais fort du reſte : vous voyez qu'on me le promet ; il eſt vrai que M. de.... me connoît, il ſçait que je ſuis incapable de vouloir abuſer de ſon amitié : mais ceci (quoiqu'une grace aſſurément) ne peut étonner perſonne ; vous êtes homme de qualité, vous tenez à tout le monde en ce païs-ci, vous avez perdu

un beau Gouvernement à la mort de M. votre pere, parce que vous étiez trop jeune ; c'eſt encore une raiſon à faire valoir, & cela ira tout de ſuite. J'ai fait à Madame de.... tous les remerciemens que je lui devois ; & voici ce que j'ai ajoûté : Plein de la plus vive reconnoiſſance, Madame, & pénétré de vos bontés, il m'eſt impoſſible d'en profiter pour ce moment : un Régiment de cent mille francs ne ſçauroit convenir à ma fortune preſente ; mais s'il eſt vrai que j'aye été aſſez heureux pour mériter quelque intérêt de votre part ; je vous conjure, Madame, de me ſervir dans la perſonne de mon ami : M. de Gerſeuil eſt plus âgé que moi, il eſt plus ancien dans le Service : il eſt riche & je ſçais que ſon argent eſt tout prêt : il a l'honneur de vous apartenir, toutes ces raiſons rendent la choſe encore plus

facile ; il eſt d'auſſi bonne Maiſon que moi : en un mot, c'eſt une choſe faite, ſi vous le voulez : je me jette à vos genoux, & je vous le demande avec la plus vive inſtance : je vous en aurai mille fois plus d'obligation que ſi c'étoit pour moi-même. Votre générosité eſt un peu ſinguliére, me dit-elle, y avez-vous bien penſé ? Oüi, Madame, repris-je vivement, mes réflexions ſont toutes faites, & je vous jure que vous ne pouvez jamais rien faire pour moi qui me donne une ſatisfaction plus ſincére. Vous m'étonnez, me dit-elle encore, & je ne croyois pas que l'amitié allât juſques-là ; mais enfin, vous le voulez, & puiſque le prix de ce Régiment-là vous dérangeroit, je vais le demander pour mon couſin ; allez, on m'attend, je ſuis forcée de vous renvoyer ; mais revenez

ici avant minuit, la Reine prend des eaux demain, elle ſe couchera de bonne heure ce ſoir, & je remonterai ſur le champ. J'exécutai ſes ordres, & j'arrivai comme elle venoit de ſe déshabiller. Soyez content, me dit-elle, Gerſeuil aura le Régiment, M. d... m'a promis que cela ſeroit fait demain à ſon travail avec le Roi ; mais j'ai ſa parole qu'à la promotion (qui ne tardera pas) vous en aurez un de vingt-deux mille francs. Vous imaginez-bien que je la remerciai ; je reſtai aſſez tard avec elle. Hier je ne la revis que le ſoir ; & à onze heures, comme nous étions à table, elle reçut un petit Billet du Miniſtre, qui lui mandoit que le Roi avoit ſigné. Ce matin j'ai été chez M. de.... & l'ai ſupplié de trouver bon que je fuſſe moi-même porteur de la nouvelle. Il m'a donné

des louanges très-flateuses sur ma façon de sentir l'amitié, & m'a promis de m'envoyer sa Lettre chez Madame la Duchesse de . . . . à sept heures : je l'y ai attendue jusqu'à neuf; enfin la voilà, & je ne me sens pas de joïe d'avoir pu contribuer à cet arrangement. En vérité, dit la Comtesse en l'embrassant encore, la Duchesse de . . . . a raison; il n'y a point d'exemple d'un ami comme vous; j'en ai l'ame pénétrée; mon fils est réellement trop heureux, je l'ai souvent pensé, & je ne puis assez le répéter. Je vous avertis cependant qu'au lieu de vous remercier, il va vous gronder, & qu'il sera furieux contre vous, d'autant plus que le prix du Régiment ne pouvoit pas vous arrêter : premiérement vous étiez sûr de ma bourse, ou de mon crédit : je suis persuadée d'ailleurs que vous ne me

dites pas tout, & je parierois que ma Cousine vous a offert de lever cet obstacle. Barbazan rougit un peu. Je le vois, ajouta-t-elle, avouez-le moi. Quand cela seroit, Madame, reprit-il avec un peu d'embarras, je n'aurois point accepté ses bontés, ni même les vôtres pour une somme aussi considérable, n'étant pas majeur. Dans ce moment on appella la Comtesse pour décider une petite contestation arrivée à une des parties de jeu, ils rentrérent, ils trouvérent que tout le monde jouoit encore, & personne, excepté Gerseuil, n'avoit été frappé de leur absence, que dans cet instant-là : cependant comme Barbazan arrivoit de Versailles, & qu'on avoit remarqué du chuchotage en sortant de table, on se douta qu'il pouvoit y avoir quelque chose en l'air : & peu de tems après que

les jeux furent finis, tout le monde s'en alla. Dès qu'ils furent en liberté, Gerseuil se hâta de demander tout ce qu'il brûloit de sçavoir. Tenez, lui dit sa mere, lisez. Il lût la Lettre dont on vient de parler : il se donna à peine le tems de l'achever, que sautant au col de son ami, il l'accabla de caresses & de rémercimens. Vous devez à Barbazan, beaucoup plus que vous ne pensez, dit Madame de Gerseuil, c'étoit à lui à qui on donnoit ce Régiment-là : il a pris vis-à-vis de la Duchesse de .... le prétexte du prix considérable pour le réfuser, à condition qu'elle vous le feroit avoir : il l'a piquée d'honneur sur la Paranté ; enfin comme je crois qu'elle n'a rien à lui refuser, vous voilà par ses soins & sa générosité Colonel d'un des plus beaux Régimens de France. Gerseuil étoit si

transſporté qu'il avoit peine à parler. Et quel Régiment avez-vous donc, dit-il ? Il n'en a point, reprit la Comteſſe, il n'y avoit que celui-là de vaquant. Comment, s'écria-t-il, vous avez pu .... Arrêtez, dit le Marquis, en lui prenant la main, ne me battez pas, j'ai ſait ce que vous auriez fait à ma place : ce Régiment-là étoit réellement trop cher pour moi, vous ſçavez ma poſition préſente, n'étois-je pas trop heureux de ſaiſir l'occaſion de vous le faire avoir ! Il en vaquera bien-tôt d'autres, j'ai la promeſſe d'un Régiment de Gentilhomme, dont le prix ſera plus convenable à ma fortune, & en attendant je ſuis mille fois plus heureux de vous voir placé que ſi je l'étois moi-même. Ils furent encore quelque-tems à ſe gronder, à s'embraſſer ; leur combat de ſen-

ment divertit la Comteſſe : enfin elle les envoya coucher, ne pouvant s'empêcher de leur dire qu'ils étoient tous deux charmans.

Cet évenement reſſerra encore l'amitié de ces deux jeunes gens. Gerſeuil étoit ſi touché du procédé de ſon ami, qu'il croyoit ne pouvoir jamais s'acquitter. Barbazan de ſon côté éprouvoit que le Comte lui étoit devenu plus cher depuis ce moment-là. Les ames nobles & ſenſibles s'attachent encore plus par le bien qu'elles peuvent faire, que par celui qu'elles reçoivent. Ce redoublement de leur intimité leur rendit encore plus ſenſible l'inſtant d'une ſéparation où ils ſe virent forcés quelque-tems après. Le Marquis arriva un jour avec l'air aſſez triſte, & une Lettre à la main. Qu'eſt ceci ? dit Gerſeuil en le voyant entrer, que venez-vous

m'annoncer ? Votre phisionomie m'allarme. Cette Lettre, répondit Barbazan, m'embarrasse & m'afflige : elle est du Barron de Gersin, Ecuyer de mon Oncle : il me mande que son Maître vient d'avoir une fluxion de poitrine dont il a été à l'extrêmité ; qu'il est enfin en convalescence ; mais que pendant toute sa maladie, il n'a parlé que de moi, & qu'il n'a été occupé que du regret de mourir sans avoir la consolation de me voir encore une fois. Je vais vous lire l'article principal.

Le Prince ne m'a chargé de rien, mais je ne puis me dispenser d'avoir l'honneur de vous dire, que si vous pouviez faire un voyage ici, vous lui rendriez peut-être la santé pour long-tems ; ce seroit une action digne de vous : d'ailleurs elle ne seroit

peut-être pas en pure perte, il vous a assuré tout son bien ; mais il a un mobilier considérable. Si vous venez à le perdre, je ne puis vous répondre de ce que tout cela deviendra : il n'y a que moi de François dans la maison, les gens qui l'entourent de plus près sont livrés à ses parens de ce pays-ci, & je crois qu'en cas de malheur votre présence seroit nécessaire à vos intérêts.

Il ajoute beaucoup de détails, car sa Lettre est très-longue. Mais... donnez, dit Gerseuil, je veux tout voir. Cette Lettre, lui dit-il après avoir lû, me met au désespoir ; je vois avec douleur que je ne sçaurois balancer à vous conseiller de faire le voyage de Rome : les idées du Baron sont justes ; d'ailleurs il vous est attaché de tout tems, je vois même qu'il en pense encore plus qu'il

qu'il n'en dit, & que sûrement, si votre oncle meurt pendant que vous êtes ici, vous ne retrouverez rien. C'est un objet que ce mobilier-là ; vous m'avez parlé cent fois de ses diamans, il a conservé ce goût-là, vous avez sçu qu'il en achetoit encore souvent. En un mot, j'en suis outré, mais je dois ce sacrifice à l'amitié, & je vous conseille de partir. Si l'intérêt, répondit Barbazan, étoit le seul objet de ce voyage, vous me connoissez, & je ne m'y résoudrois jamais ; mais je suis frapé d'un tableau plus touchant : je vois ce Vieillard mourant, uniquement occupé de moi, me regrettant, me desirant. La réflexion de Gersin m'est sans cesse presente. Je pourrois, dit-il, par la satisfaction de me revoir lui rendre la santé. Je n'en crois rien, d'autant plus qu'à son âge, on ne revient guéres

pour long-tems d'une maladie ſi vive : ſongez donc qu'il eſt d'un autre lit que ma mere, & qu'il avoit vingt-cinq ans plus qu'elle, il faut qu'il ait ſoixante-treize ou ſoixante-quatorze ans : mais enfin, Gerſin n'invente point ce qu'il lui a fait dire dans ſa Lettre, & s'il venoit à mourir dans trois mois, quoique cela fût très-ſimple, je ſens que je ſerois inconſolable, & qu'alors je me reprocherois peut-être ſérieuſement d'avoir négligé un moyen de prolonger ſa vie. J'en hérite de cent mille livres de rente, & cette idée me fait horreur. Voilà le vrai motif de mon affliction. Conſultons la Comteſſe, je me réſigne à céder à ſon avis. Ils montérent chez elle, le Marquis lui donna la Lettre à lire, il lui expoſa ſes doutes, & la pria de prononcer. Vous m'affligez beaucoup, dit-elle en me forçant

de parler, je vais vous mettre au desespoir l'un & l'autre, & me donner à moi-même un chagrin sensible ; mais je vous dois la vérité, & je ne puis vous la taire : vous avez trop d'obligation à votre Oncle pour refuser de faire ce voyage, tout considérable qu'il est ; qui sçait même si en défendant à son Ecuyer, de convenir qu'il écrit par ses ordres, il n'a pas lui-même dicté la Lettre, au moins pour cette partie-là. La vraisemblance y est, il vous a toujours aimé à la folie : il est très-naturel qu'il ait envie de vous voir encore avant de mourir. Vous y avez de plus un intérêt très-réel & très-décisif. D'ailleurs je suis frapée de votre délicatesse, elle est digne d'un cœur comme le vôtre, mais elle est juste : ainsi, mon cher enfant, je prononce à regret, mais enfin il faut aller.

Barbazan écrivit à Gerſin, & lui manda qu'au printems qui aprochoit il partiroit ſûrement. Il lui défendoit d'en prévenir ſon Oncle, étant bien aiſe de s'annoncer lui-même, dès que le moment de ſon départ ſeroit fixé. Pendant cet intervalle le Marquis, qui ſe ſentoit prêt à s'éloigner pour un tems conſidérable d'un ami ſi cher, ne pouvoit laiſſer paſſer un ſeul jour ſans le voir. Cette néceſſité, que ſon cœur lui preſcrivoit, rendoit ſes voyages de Verſailles moins fréquens, & les bornoit à une ſoirée, qu'il donnoit à la Ducheſſe, mais il ne faiſoit plus de ſéjour : elle n'étoit pas exigeante par volonté de l'être ; mais quand on lui laiſſoit le tems de changer de goût, les ſiens réellement ne duroient pas : on étoit même étonné que l'affaire de Barbazan eût exiſté ſix mois, c'en

étoit trop pour elle, & il aprit bien-tôt que le petit Marquis de ... l'avoit ſuplanté. Il écrivit là-deſſus à la Ducheſſe : elle lui manda naturellement, que s'étant aperçue que ſon goût pour elle étoit fort refroidi, elle avoit voulu lui épargner l'embarras de le dire, & à elle le deſagrément de reſter ſans occupation ; que ces deux raiſons l'avoient déterminée en effet à recevoir les hommages du Marquis de .... qui étoit fort amoureux d'elle : elle finiſſoit par le prier de reſter ſon ami, & de compter toujours ſur elle, elle l'aſſuroit nomément qu'elle ne l'oublieroit point dans le tems de la promotion, & elle lui tint parole. Cette rupture fit peu d'impreſſion ſur Barbazan, le cœur n'avoit été pour rien dans cette affaire, & d'ailleurs l'amitié étoit ſi vive en lui, que tout s'effa-

çoit vis-à-vis de ce ſentiment-là. Gerſeüil étoit alors également livré à ſon ami ; il n'avoit pas toujours été de même : il avoit eu une paſſion très-forte, & qui l'avoit même rendu très-malheureux ; mais les noirceurs qu'il avoit eſſuyées, l'avoient à la fin guéri par le mépris. Cependant l'amertume que cet événement avoit verſé ſur ſa vie, le tenoit en garde contre l'amour, & il ne croyoit pas ſi-tôt retomber dans des chaînes ſi dangereuſes.

Il y avoit déja ſix ſemaines de paſſées depuis la réſolution priſe par Barbazan d'aller à Rome, il devoit partir les premiers jours de Mai, & le mois d'Avril étoit entamé. Madame de Gerſeüil partageoit l'affliction de ſon fils, elle en étoit preſqu'également touchée, quand elle ſe vit forcée à s'en diſtraire par un autre objet. Elle avoit

un cousin germain, qu'on nommoit le Marquis de Rozoy ; c'étoit un homme d'un humeur si désagréable, que malgré la proximité, elle n'avoit jamais vécu avec lui ; mais elle aimoit tendrement la Marquise de Rozoy ; elle la plaignoit sincérement d'une union, où la très-grande disproportion d'âge étoit le moindre des inconvéniens. La jeune Marquise étoit aussi douce, aussi aimable, (sans parler des graces de sa personne,) que son vieux mari étoit jaloux, bourru, insupportable. Madame de Gerseüil s'étoit toujours senti une estime singuliére pour la conduite respectable, qu'une femme charmante de tout point avoit soutenuë depuis dix ans : ne sortant jamais de son Château, qui devoit être un enfer ; & ne s'étant jamais permis aucunes plaintes, même vis-à-vis de sa cousine ger-

maine, avec qui elle étoit dans le commerce le plus régulier de l'amitié. La Comteſſe aprit la mort d'un ſi méchant homme ſans aucun chagrin, & elle offrit auſſi-tôt un apartement chez elle à Madame de Rozoy : la Marquiſe ſe trouva un peu embarraſſée d'abord à cette propoſition, quoique faite pour lui plaire à tous égards : elle prévoyoit que l'arrangement de ſes affaires ne pouvoit manquer d'entraîner quelque diſcuſſion avec le Comte de Gerſeüil ſeul héritier de ſon mari : cependant après y avoir réfléchi, elle ſe ſentit raſſurée par le deſintéreſſement qu'elle avoit réſolu d'y aporter, elle connoiſſoit d'ailleurs de réputation le caractére doux & noble de Gerſeüil. Elle manda donc à la Comteſſe qu'elle acceptoit ſa maiſon avec grand plaiſir, & elle y vint peu de jours après. En arrivant elle

elle dit à Madame de Gerſeuil que la reconnoiſſance & l'amitié lui avoient fait une loi de ſe rendre à ſes ordres ; mais c'eſt à condition, ajoûta t'elle, que je ne vous gênerai ſur rien. Votre Maiſon eſt grande, je puis, & je deſire y être abſolument ignorée, trouvez bon que je ne ſorte point de l'apartement que vous voulez bien m'y donner. J'aurai d'ici à long-tems beaucoup d'affaires. Quand vous ſerez abſolument libre, vous viendrez me voir quelques momens, ce ſeront mes inſtans de récréation ; mais je ne veux voir exactement que vous & mon fils, dit la Comteſſe. Aſſurément, reprit Madame de Rozoy, je n'ai pas imaginé de lui défendre ma porte ; mais je penſe qu'un homme de ſon âge a plus d'une occupation, & je ſerois au deſeſpoir qu'il ſe contraignît jamais pour

moi. Vous lui faites tort, répondit Madame de Gerfeuil, quand vous connoîtrez davantage votre neveu, vous verrez qu'il mérite peut-être votre amitié, & je vous la demande pour lui. Les choſes furent réglées comme Madame du Rozoy l'avoit exigé. Elle ne ſortoit point de chez elle. Quand Monſieur & Madame de Gerſeuil étoient ſeuls, ils mangeoient dans ſon apartement : dès qu'il y avoit du monde, elle mangeoit ſeule.

Barbazan touchoit à ſon départ ; ſes journées ſe paſſoient en devoirs, en viſites, & ſon ami alloit partout avec lui. Les matins il avoit des amplettes, des arrangemens à faire de toute eſpéce : il étoit toujours en l'air ; mais il ne paſſoit point de matinée ſans venir chercher Gerſeuil, ſoit pour le conſulter, ſoit pour le voir encore ce

moment-là de plus : leurs conversations du matin se passoient ordinairement dans le Jardin, ils s'y promenoient le plus long-tems qu'il leur étoit possible. Madame du Rozoy avoit persisté dans la régle qu'elle s'étoit prescrite, elle n'avoit voulu voir personne. La Comtesse entra un jour dans sa chambre comme on alloit dîner, elle fut étonnée de la trouver le visage collé contre une des fenêtres qui n'étoit point ouverte : son appartement étoit en bas, de plein pied au Jardin. Elle étoit si absorbée dans sa rêverie, qu'elle n'entendit point qu'on arrivoit chez elle. Je venois, ma cousine, lui dit Madame de Gerseuil, vous demander une grace. Madame de Rozoy, que la voix de la Comtesse rapella à elle-même, se retourna avec précipitation, elle répondit avec un embarras

(qui ne fut pourtant point remarqué) qu'elle étoit toujours prête d'obéir à ses ordres. Je voulois, continua Madame de Gerseuil, vous proposer de vous relâcher un peu de votre rigidité, & de me permettre de garder à dîner le Marquis de Barbazan : je viens de le voir dans le Jardin avec mon fils, vous pouvez l'y avoir aperçu assez souvent, c'est son ami intime, je le regarde moi-même comme mon enfant, & il mérite toute sorte de distinction de notre part : il est prêt à partir pour Rome, & votre neveu vous auroit sûrement une grande obligation de trouver bon qu'ils ne se quittassent point dans ces derniers momens qu'ils ont à être ensemble. Madame de Rozoy toujours plus troublée, lui répondit qu'elle étoit la maîtresse ; mais que puisque M. de Barbazan alloit partir pour un

ſi long voyage, il lui paroiſſoit que ce n'étoit pas la peine de rien changer de ſa façon de vivre, pour quelqu'un qu'elle ne connoiſſoit point, & que vraiſemblablement elle ne reverroit jamais; qu'ainſi ſi elle vouloit bien lui donner une nouvelle marque de bonté, elle n'exigeroit point cette complaiſance. Non, reprit la Comteſſe, je ne veux rien faire qui vous fâche, ou qui vous contraigne: je ne leur en ai pas même parlé à l'un ni à l'autre avant que de vous en avoir prévenuë. Les quinze derniers jours que Barbazan reſta à Paris, ſe paſſérent exactement dans la même forme. Enfin l'inſtant du départ arriva: peu de perſonnes jugeront par elles-mêmes de l'excès de l'affliction de ces deux amis: il eſt rare de connoître une ſenſibilité ſi vive dans l'amitié; il eſt pourtant vrai que ce

sentiment a bien de la force & de la douceur dans une ame où il n'est point dominé par l'amour. Ces deux jeunes gens étoient alors sans passion l'un & l'autre, ils ne s'étoient jamais perdus de vuë depuis leur enfance ; l'estime, la confiance, la reconnoissance réciproque ; tout avoit serré des noeuds, qu'un penchant naturel avoit formé. Cette séparation leur paroissoit affreuse ; ils s'étoient trouvés d'accord sans se le dire, pour en écarter l'idée, autant qu'ils avoient pu jusqu'au dernier moment. C'est assez l'usage, quand on est bien jeune sur-tout, on s'endort volontiers sur les événemens fâcheux, même qu'on prévoit ; on se plaît à les croire éloignés encore, & on se défend de s'en occuper d'avance. Gerseuil & son ami étoient dans ce cas-là : aussi cet instant fut-il cruel pour tous les

deux. Que de larmes ! Que de protestations ! Que de choses touchantes ils se dirent ! Ils s'embrassoient, ils se quittoient. Barbazan revint jusqu'à trois fois serrer encore le Comte entre ses bras, on eut dit qu'un instinct secret l'avertissoit qu'il ne devoit jamais le revoir. Enfin il fallut s'arracher, & il partit.

Gerseuil demeura plongé dans la plus grande tristesse, il se renferma chez lui, il ne vit que sa mere : elle partageoit son affliction très-sincérement; mais elle l'exhortoit à la modérer. Elle lui demanda si Barbazan n'avoit pas promis de leur écrire incessamment ? Il doit, répondit Gerseuil, me donner de ses nouvelles en arrivant à Lyon, & je l'ai assuré qu'il y trouveroit des miennes. Ne fermez pas votre Lettre sans moi, reprit la

Comteſſe, je veux qu'il y trouve quelques lignes de ma main, & je vous jure qu'en vous prêchant la force & le courage, j'aurai preſque beſoin qu'on m'en dît autant; je me le ſuis même un peu reproché; car je crois que cela eſt contagieux, & j'ai ſi fort attriſté hier Madame de Rozoy, que nous fumes une partie de la ſoirée tête à tête ſans nous parler : je la laiſſai auſſi noire que moi. Je veux que nous tâchions aujourd'hui de ne pas continuer ſur ce ton - là vis-à-vis d'elle, la pauvre femme n'a été que trop long - tems malheureuſe; imitez-moi, prenez ſur vous, & allons ſçavoir comment elle a paſſé la nuit. Ils deſcendirent chez elle, & la trouvérent encore dans ſon lit avec l'air du plus grand abattement. Je viens, Madame, lui dit Madame de Gerſeuil, vous deman-

der pardon d'avoir été hier de si mauvaise compagnie : mon fils est témoin combien j'ai été fachée de vous avoir sans ménagement accablée de ma tristesse. En vérité, Madame, reprit la Marquise, ce n'est ni à l'habit que je porte, ni à la situation intérieure de mon esprit, que les personnes affligées pourroient ne pas convenir ; j'étois hier aussi triste que vous ; vous aurez pu le remarquer, & je ne me fais point valoir là-dessus, c'étoit sans complaisance, je n'eus pas la force de vous en dire le sujet ; il faut pourtant bien que vous le sçachiez, & je suis bien-aise que M. de Gerseuil y soit présent, car cela le regarde personnellement. Vous sçavez que j'entens fort mal les affaires, j'ai donné ma procuration à mon Avocat pour toutes les discussions qu'entraîne nécessairement le veuvage ;

je lui ai recommandé ſeulement de ne ſoutenir aucune difficulté douteuſe : c'eſt un homme auſſi ſage qu'éclairé , je m'en ſuis raporté entierement à lui : je venois hier d'en recevoir une lettre , quand vous entrâtes ici , par laquelle il m'aprend que me voilà en procès avec M. votre Fils , comme principal héritier de feu M. de Rozoy : premierement vous ſçavez que la Terre de Rozoy m'avoit été donnée avant mon mariage , l'acte de donation ne vaut rien , dit-on , & les Tuteurs , les Gens d'affaire de M. de Gerſeuil l'ont déja fait ſignifier à mon Avocat. Je perdrai cette Terre , j'ai même déja défendu qu'on m'en donnât d'avantage le nom , je réprends celui de Luce , que j'ai porté en me mariant , & je vous prie inſtamment de ne m'en plus donner d'autre : je me ſens ra-

vie de quitter celui avec lequel j'ai été si malheureuse. Gerseuil prit la parole. Madame, dit-il, vous êtes la maîtresse de prendre le nom qui vous plaira davantage, nous nous y conformerons sans doute ; mais ce prétendu procès, dont je vais me mettre au fait dès aujourd'hui n'étoit pas une raison. Je vous demande mille pardons de ce que vous me faites l'honneur de m'aprendre, je ne croyois pas qu'on s'avisât d'oser vous faire donner une assignation, sans m'en avoir prévenu. Il est vrai que les derniers momens du séjour de mon ami à Paris m'ont totalement occupé, & j'ai peut-être un peu de négligence à me reprocher sur cette affaire en général : permettez-moi de vous en renouveller mes excuses, & de vous prier de croire que je ne suis nullement dans l'intention

de vous rien diſputer de tout ce qui peut être de vos droits, & je n'ai que vous à conſulter là-deſſus. Si j'avois l'honneur d'en être plus connu, j'eſpére que vous rendriez juſtice à ma façon de penſer. J'en ſuis garant, ajouta la Comteſſe, mais laiſſons lever Madame de Luce (puiſqu'elle veut qu'on la nomme ainſi) il me ſemble qu'il eſt tard, & je crois qu'on va bien-tôt ſervir. L'après-midi le Comte alla chez ſon Tuteur, & lui défendit de faire aucunes pourſuites contre la veuve du Marquis de Rozoy : il n'étoit pas encore majeur, mais il ne s'en falloit que de deux mois : ainſi ſon Tuteur étoit à peu près un Intendant, entrant néceſſairement dans ſes volontés. Il revit le ſoir Madame de Luce, ils eurent une aſſez longue converſation : elle étoit encore triſte : mais il lui

trouva une douceur dans l'eſprit, & des ſentimens ſi nobles, ſi honnêtes à tous égards, qu'il en fut enchanté. Il avoit naturellement bien des occaſions de cauſer avec elle ; mais à meſure qu'il la voyoit, il ſe ſentoit un penchant involontaire à la chercher plus ſouvent ; il en ſortoit toujours avec peine ; il rentroit tous les ſoirs avec un mouvement de plaiſir, il s'y livroit ſans réflexion : il s'étonnoit cependant quelquefois de s'être ſi promptement accoutumé à l'abſence de Barbazan, ſans en apercevoir encore la raiſon. Je vois, ſe diſoit-il à lui-même, que Madame de Luce m'a rendu le plus grand de tous les ſervices, elle remplit le vuide que laiſſoit dans ma vie le départ d'un ami ſi cher : elle a les mêmes agrémens dans l'eſprit, je l'aimerai, je le ſens, & ſon amitié me

sera doublement précieuse. Dans cette idée, il se mit au fait de tous les détails de la succession du Marquis de Rozoy, après en avoir raisonné long-tems avec son Tuteur. Ecoutez, lui dit-il, je suis riche, je le serai même un jour considérablement, je ne veux point profiter des petits droits que je puis avoir dans cette affaire-ci; premiérement, la Terre de Rozoy est très-légitimement à Madame de Luce, j'ai toujours sçu qu'elle lui avoit été donnée : à l'égard de la formalité de l'insinuation qui y manque, je ne m'en prévaudrai jamais, je serai majeur tout-à-l'heure, & je vous déclare que je ne veux absolument point qu'on soutienne cette difficulté : je vous demande même avec instance de voir, de chercher une tournure, pour que la Terre reste à Madame de Luce, sans que cela

ait l'air d'une générosité de ma part : je ne trouve de vraiement généreux que ceux qui se cachent de l'être ; & l'ostentation de quelque vertu que ce soit, en ôte tout le prix à mes yeux. Quant aux autres articles qui regardent le douaire, les réprises, l'habitation, je veux que tout soit exécuté en entier. Elle renoncera à la Communauté ; & la seule dette où elle ait signé regarde un homme qui ne fera pas valoir sa créance, j'en fais mon affaire. Gerseuil étoit ravi de donner à la Marquise toutes les marques d'attachement, mais sans qu'elle en fût instruite. Quand elle voulut lui en reparler, il coupa court sur cet article : il se contenta de l'assurer que les Gens d'affaire voyoient toujours plus de matiere à procès qu'il n'y en avoit, qu'on s'étoit pressé de l'effrayer mal-à-

propos, & qu'elle ne perdroit rien de tout ce qui avoit dû lui apartenir.

Gerſeuil avoit écrit à ſon ami à Lyon, comme ils en étoient convenus : il en reçût une réponſe l'ordinaire ſuivant : le Marquis lui mandoit de ne lui plus écrire le premier, & qu'avant de paſſer le Mont-Seny, il lui enverroit une adreſſe poſitive pour Turin ; où il pourroit s'arrêter. Gerſeuil reçût cette Lettre à l'heure où il étoit chez Madame de Luce avec ſa mere. Comme il étoit allé la lire auprès de la fenêtre. Y a-t'il des ſecrets ? dit Madame de Gerſeuil, & pouvez-vous nous lire ce qu'il vous mande ? Je ſerois bien aiſe que la Marquiſe jugeât elle-même par ſon ſtile, ſi nous avons tort de l'aimer avec autant de vivacité. Aſſurement, reprit le Comte, je ſerai

enchanté que Madame de Luce voïe combien il eſt aimable, & il m'eſt trop cher pour ne pas deſirer qu'il pût lui plaire. On donna la Lettre à la Marquiſe, elle la lût avec avidité. Elle étoit écrite avec feu, & pleine des ſentimens les plus tendres pour ſon ami, de reſpect & de reconnoiſſance pour la Comteſſe. Il lui parloit de ſon abſence, de ſes regrets d'une maniere ſi touchante : il étoit ſi éloquent ſans prévention ; enfin ſon ſtile annonçoit un homme charmant de tout point. Il avoit ſéjourné à Lyon pluſieurs jours, & n'en avoit pas paſſé un ſeul ſans écrire au Comte. L'heure de la poſte étant toujours la même, la lecture des Lettres étoit toujours publique entre eux trois, & Madame de Luce y trouvoit toujours les traits d'un eſprit orné, bril-

lant, mais naturel : tout y respiroit les ſentimens d'une ame vertueuſe & ſenſible : on y voyoit même dans les détails les moins intéreſſans, toutes les marques d'un caractére doux, égal, & raiſonnable. La Marquiſe ne pouvoit s'empêcher de le loüer ; mais c'étoit avec une réſerve qui avoit preſque l'air de la contrainte. En vérité, diſoit Madame de Gerſeüil, je me ſens prête à vous gronder de la façon dont vous parlez de mon ſecond fils ; je vous trouve une ſécheresſe à ſon égard, qui ne vous eſt pas naturelle : je ſuis, on ne peut pas plus, fâchée à preſent que vous ne l'ayez pas connu ; mais ſon voyage ne ſera pas éternel, & vous conviendrez un jour avec moi qu'il n'y a peut-être point d'exemple qu'un homme de ſon âge réüniſſe tant de choſes agréa-

bles & eſtimables. Je ne parle point des graces extérieures, c'eſt le moindre de ſes avantages : il eſt pourrant vrai que c'eſt la plus jolie figure que nous ayons actuellement à la Cour ; mais il y joint les qualités eſſentielles. Il a déja par devers lui, à vingt-trois ans, des traits qui ſuffiroient à embellir l'hiſtoire d'un homme conſommé. Ils lui contérent alors la façon dont il avoit fait donner le Régiment à ſon ami. Enfin cet après midi ſe paſſa preſqu'entier à l'éloge de Barbazan.

Gerſeüil cependant ne quittoit preſque plus la Marquiſe de Luce, il commençoit à ſentir qu'elle étoit devenuë néceſſaire à ſon bonheur : enfin, ſe diſoit-il, me voilà donc parvenu à ce bien ſuprême que j'ai tant deſiré ! L'amour veut réparer ſes injuſtices ; j'aime, & j'aime un

objet fait pour inſpirer l'eſtime & le reſpect, en même-tems que les deſirs : quel charme dans la figure ! Quel agrément dans l'eſprit ! Quelle union peut mieux preſenter l'image de la félicité, qu'un engagement éternel avec la Marquiſe ? Mais de ſon côté elle ne peut mieux faire que de m'épouſer ; un beau nom, bien placé de bonne heure, de grands biens, tout doit parler pour moi ; que dis-je ? je la connois : tous ces avantages faits pour décider dans le monde, ſeront nuls vis-à-vis d'elle, ſi je ne parviens à lui plaire : eh pourquoi ne l'eſpérerois-je pas ? elle a toujours vécu dans la retraite, ſon cœur eſt libre aſſurément ; ne puis-je pas me flâter que mes ſoins, mes reſpects, mon amour, pourront la toucher ? Plein de ces idées il entroit chez elle ; mais il la trouvoit ſi triſte, ſi lan-

guiſſante, l'air ſi accablé, qu'il n'oſoit entamer cette converſation. En effet ſon deüil s'avançoit, ſes affaires étoient terminées, & toutes à ſa ſatisfaction; & il ſembloit que ſa mélancolie allât toujours en augmentant; le Comte étoit déjà venu vingt-fois dans la réſolution de lui parler de ſon amour, le froid avec lequel il étoit reçu lui inſpiroit une crainte qui lui fermoit toujours la bouche: enfin revenant un ſoir d'aſſez bonne heure, & croyant avoir ſuffiſamment raffermi ſon courage; il arriva chez Madame de Luce; il la trouva ſeule, aſſiſe ſur ſon balcon, tenant un livre à la main, mais paroiſſant plus occupée à rêver qu'à lire: eh quoi Madame lui dit-il en l'abordant, rien ne pourra-t-il jamais vous arracher à cette langueur où je vous vois plongée ſans ceſſe? Quoi la tranquilité

dont vous joüiſſez après une longue & dure captivité, la fin de vos affaires, les ſoins & l'amitié de ma Mere, tout cela ne peut diſſiper la triſteſſe qui paroit vous accabler ? Je n'oſe me nommer : mais mon tendre reſpect fait ſa plus chere occupation de chercher à vous diſtraire, à vous marquer ſans ceſſe que mon bonheur dépendroit de vous voir heureuſe & contente : il prononça ces derniers mots du ton le plus touchant. La Marquiſe le regardant avec des yeux pleins de charmes : ne m'affligez point encore, continua-t-elle ; remarquer ma triſteſſe c'eſt me la reprocher ; je ſens trop qu'elle eſt preſqu'offenſante pour Madame votre Mere & pour vous : cette réflexion l'augmente malgré moi ; mais daignez l'un & l'autre ne vous en pas appercevoir : croyez que je n'en ſuis

pas la maîtresse, c'est un défaut de mon caractère ; d'ailleurs l'habitude du malheur où j'ai vécu a fait en moi des traces que le tems sans doute effacera ; mais soyez sûr que je n'en suis pas moins sensible à votre amitié. Ah Madame ! s'écria-t-il, en se jettant à ses genoux, quel nom donnez-vous au sentiment qui m'enchaîne à vos pieds pour jamais ! Pardonnez une témérité qui ne m'emporte qu'après l'avoir long-tems combattuë : j'ai cru long-tems n'avoir pour vous que l'estime, l'admiration, l'attachement qui vous sont dûs ; j'ai craint moi-même de lire au fond de mon ame (la timidité est inséparable de l'amour) enfin j'ai senti que je vous adorois ; je me suis imposé le silence le plus rigoureux ; j'ai voulu chercher les moyens de vous plaire, avant d'oser me déclarer : au nom de l'amour le plus

tendre, le plus soumis, je vous conjure d'accepter ma main : accordez-moi la gloire, le plaisir de réparer les torts que l'Hymen vous avoit faits : daignez être jusqu'au dernier moment de ma vie la maîtresse de mon cœur, de mon bien, de mon sort ; je ne demande que le bonheur d'être à vous. La Comtesse qui rentroit, vint les interrompre, & delivra Madame de Luce de l'embarras de répondre à une proposition que toute autre en pareil cas, eût regardée comme heureuse, & qu'elle étoit intérieurement décidée à ne pas accepter ; mais ils se voyoient si souvent, que Gerseüil retrouva bien-tôt le moment de renouveller à la Marquise un hommage dont il s'étoit flatté qu'elle ne pourroit être blessée : Madame de Luce avoit cherché depuis leur premiere conversation une tournure pour éluder sans

ſans le deſobliger tout-à-fait : elle lui répondit que l'amour étoit un ſentiment qui lui étoit abſolument étranger, & qu'elle deſiroit même ne jamais connoître ; qu'à l'égard du mariage, il lui faiſoit beaucoup d'honneur d'y avoir penſé, mais qu'elle ne croyoit pas devoir profiter d'un moment d'entouſiaſme où il paroiſſoit être ; pour l'empêcher de faire une alliance plus brillante & plus utile à ſa fortune. Ah quel froid prétexte, Madame, lui dit-il, pour colorer un refus accablant ! Ne penſez pas que je puiſſe entrer dans des raiſons purement ſpécieuſes, & qui me deſeſpérent : l'amour eſt-il fait pour s'en contenter... ? Je vous ai déja dit, reprit-elle, que l'amour ne ſçauroit ici ni m'éclairer, ni m'abuſer : je vous aime comme un ami, dont je fais cas, & dont la ſociété me ſera toujours chére &

agréable, mais je ne vous cacherai point ma façon de penser sur le mariage, la voici : je pense que l'amour en doit être banni, pour qu'il puisse être heureux; du moins avec la solidité qu'on doit desirer dans un engagement qui n'a de terme que celui de la vie; la passion d'un Amant semble ne m'annoncer que de l'agrément & du plaisir : celle d'un Mari m'effrayeroit : elle presente nécessairement des retours qui en corrompent tôt ou tard la douceur : bornez donc vous-même, moderez votre tendresse pour moi : cachez-m'en plutôt la trop grande vivacité, & laissez au tems à me persuader : je ne vous prescris point une loi dictée par ma fantaisie : vous voyez que l'année de mon deüil n'est point finie; & de tout autre que de vous, je n'aurois pas même écouté pareille proposition dans ce

moment - ci. Quoique ce discours ne fut pas fait pour satisfaire Gerfeuil, Madame de Luce y mêla tant de douceur, tant de graces, qu'il se jetta à ses genoux, & lui promit tout ce qu'elle voulut : il avoit une confiance trop entiére en sa Mere, pour être plus long-tems à lui cacher un amour & un dessein qu'il ne doutoit pas qu'elle n'aprouvât; il lui en parla un jour avec beaucoup de chaleur : Madame de Gerfeuil qui avoit d'autres vûës, en fut allarmée : mon Fils, lui dit-elle, vous vous voilà majeur, & vous n'aviez pas besoin même avec moi des avantages de la loi pour disposer de vous : votre satisfaction fera toujours le bonheur d'une Mere, qui vous regarde depuis long-tems comme un ami aimable & plein de raison, qu'elle consulteroit elle-même sur ses propres intérêts : si cette façon de pen-

ser étoit moins établie entre nous, je me défendrois peut-être de combattre un moment vos idées ; mais je sçais que rien de ma part ne peut & ne doit jamais vous fâcher ; je vous avouërai donc que depuis que vous avez un Régiment, on m'a fait bien des propositions de mariage pour vous, dont je ne vous ai pas même parlé : mais la derniére m'a paru faite pour vous flâter : & je comptois en raisonner hier avec vous, quand il me vint du monde : c'est Mademoiselle de ...... vous sçavez qu'à la mort de sa Grand'-Mere, elle aura des biens immenses ; elle joint au nom qu'elle porte, une grandesse qui ne sçauroit lui manquer : voilà de singuliers avantages : & je sens que vous ne pouvez dévoir qu'à la réputation dont vous jouïssez, la préférence qu'on paroît vouloir vous donner sur tous les Gens

de qualité, même les plus riches, qui la demandent : mettez-vous actuellement à ma place, & voyez ce que je dois vous conseiller. Gerseuil lui baisa la main : je sens lui dit-il, tout le prix de vos bontés, & tout l'avantage d'un parti si brillant : mais, ma Mere, est-ce en accumulant des biens & des honneurs, qu'on trouve le vrai bonheur ? dans le mariage ne dépend-il pas du personnel ? J'ai l'ambition de mon métier ; je la crois inséparable de l'honneur : mais je vous avouë que je n'ai que celle-là. La Cour ne me paroît point desirable pour les gens sensés, quand ils peuvent s'en passer ; ceux qui y sont nés, ou que leur état y a placé naturellement, font sans doute fort bien de s'y maintenir ; mais peut-on sacrifier le seul bien réel, le bonheur sans nuages d'une vie douce & libre, aux faux

éclats d'une vie tumultueuse toujours subordonnée (si grand qu'on soit) & sujette à tant d'orages inévitables en ce pays-là pour soi, ou pour les siens ? Pardonnez-moi, Madame, d'oser insister contre un sentiment que vous ayez paru adopter ; ma philosophie n'est point faite pour déplaire à un esprit comme le vôtre.... je ris reprit la Comtesse, du beau nom que vous donnez au motif de votre refus : vous avez oublié aparemment par où votre conversation a commencé ; quel aveu vous venez de me faire de vos sentimens pour ma cousine ; un Philosophe amoureux n'est pas trop fait pour persuader le détachement des grandeurs ; mais enfin je ne m'écarterai jamais de ma conduite ordinaire avec vous : je crois avoir raison de vous demander avec instance de penser sérieusement à ce

que vous refuferiez aujourd'hui : j'ai parole du Maréchal de ..... qui n'écoutera rien que je ne lui aye rendu ma réponfe : je ne l'ai promife qu'après Marly ; le voyage fera d'un mois : prenez ce tems pour vous confulter : nous en reparlerons encore ; j'efpére vous ramener à mon avis, mais je n'y emploverai furement d'autre voye, que celle de la perfuafion. Gerfeuil étoit cependant toujours affidu auprès de Madame de Luce ; il n'ofoit parler de fon amour : la façon dont elle lui avoit impofé filence, étoit la plus fûre : mais fes foins, fes regards, l'affuroient fans ceffe qu'il l'aimoit plus que jamais : il hazarda même un jour de parler de la fin de fon deüil qui aprochoit : de-là il tenta de prononcer en tremblant le nom de mariage : elle l'interrompit fur le champ :

vous ſçavez, lui répondit-elle, ce que je vous ai dit ; ne me preſſez point davantage à preſent : d'ailleurs j'exige que vous me juriez de ne faire confidence ni de votre amour, ni de vos deſſeins à perſonne. Par exemple, vous attendez des nouvelles de M. de Barbazan pour lui écrire : elles ne peuvent tarder ; vous ne manquerez pas de lui parler de tout ceci ; je vous le défends expreſſément ; & je prends exprès un objet éloigné, qui m'eſt abſolument étranger & inconnu, pour vous faire voir que je veux que votre ſecret ſoit ſans exception entre vous & moi ſeulement ; il n'eſt pas même néceſſaire que Madame de Gerſeuil en ſoit informée, juſqu'à ce qu'il y ait quelque choſe de plus poſitif dans cette idée ; cela me gêneroit dans notre intérieur : à ces conditions je vous donne ma paro-

le de n'être jamais à un autre qu'à vous, s'il arrive que je puisse me résoudre à me remarier. La Marquise ne comptoit pas s'engager par cette promesse, si forte & si solemnelle qu'elle pût paroître ; car elle étoit au fond de son cœur irrévocablement déterminée à ne jamais penser au mariage. Le Comte lui baisa la main avec transport : il se garda bien de lui dire qu'il eût rien confié à sa Mere : il lui promit la réserve la plus entiére ; mais ce ne fut pas sans se faire un peu valoir de son obéissance à l'égard de Barbazan.

Le lendemain de cette conversation, Gerseüil, qui depuis très-longtems n'avoit point soupé dehors, n'étant pas rentré, sa Mere qui entendit sonner dix heures s'étonnoit de ne le point voir ; au bout d'une demie-heure l'impatience la prit ; elle fit demander s'il avoit renvoyé

rement le laisser tranquille, que la moindre agitation pouvoit d'un moment à l'autre faire changer les playes ; je passerai la nuit auprès de lui, Madame ajouta-t-il, & il n'a besoin actuellement que de repos. Madame de Gerseüil sortit ; & après avoir dit un mot en passant à Madame de Luce pour la rassurer ; elle monta dans sa chambre, & s'y enferma avec le laquais du Comte ; je vois, mon cher Henry, lui dit-elle, que tu sçais tout ; contes-moi au plutôt ce qui est arrivé à mon fils ; j'en suis dans un effroi qui ne peut se calmer ; avec qui s'est-il battu ? Comment ? Pourquoi ? Parles vîte, je suis au desespoir ; Madame, répondit Henry, M. le Comte a pris querelle à l'Opéra avec M. le Duc de . . . . . . ils sont allés se battre au Cours, & je crois que mon Maître l'a tué ; nous étions restés au

Pont tournant : son Cocher ne sçait rien ; comme Mr. a confiance en moi ; il m'a dit de le suivre : je n'étois pas loin de l'endroit où ils ont tiré l'épée ; j'ai entendu tomber quelqu'un ; j'ai fremi ; je suis accouru ; M. votre fils s'est jetté dans mes bras ; il lui a pris une foiblesse ; je me suis apperçu que son sang couloit très-fort ; j'ai bandé son bras avec son mouchoir, & le mien pardessus ; je l'ai fait revenir avec son flacon que j'ai tiré de sa poche : nous avons vû que l'autre ne remuoit ni ne parloit ; M. le Comte vouloit cependant s'assurer s'il n'étoit pas encore dans le cas d'avoir besoin de secours ; dans ce moment là nous avons entendu du bruit derriére nous ; j'ai vû d'ailleurs venir un carosse avec un flambeau : je me suis hâté de rejetter ma redingotte sur mon Maître, & l'ai porté le plus

moi de peine : Madame de Gerfeüil la remercia, & lui conta le recit d'Henry : c'eſt aſſurément, ajouta-t-elle, le premier bonheur de voir mon fils ſans danger : mais voilà une affaire épouvantable ; c'eſt à l'Opéra qu'ils ont pris querelle, comment voulez-vous que cela ſoit ignoré ? D'ailleurs ſi le Duc de . . . eſt mort, la Maréchale ſa Mere va être furieuſe : c'eſt une femme naturellement haute & emportée ; il n'y a point d'extrémités où elle ne ſoit capable de ſe porter dans les premiers mouvemens de ſa douleur : je vous avoue que je tremble des ſuites que tout ceci peut avoir : comment ferions-nous pour ſçavoir des nouvelles ? j'imagine un moyen bien ſimple, dit la Marquiſe, je n'ai été nulle part depuis que je ſuis ici, mes gens ne ſont point connus ; j'ai un laquais aſſez intelligent, &

point bavard ; je l'enverrai dès qu'il sera une heure raisonnable à l'Hôtel de . . . . . demander seulement si M. le Duc de . . . . est à Paris : c'en est assez pour sçavoir s'il est mort : la commission fut donnée & exécutée dès le matin, le Laquais raporta que le Suisse lui avoit répondu avec un air fort triste, que M. le Duc avoit été tué la veille ; qu'on l'avoit raporté mort la nuit, & que Madame la Maréchale venoit de partir pour Marly. Il n'y a pas de tems à perdre, dit Madame de Gerseüil, dès que mon fils sera reposé, s'il peut faire quinze lieuës sans danger, je le fais conduire à Gerseüil, & je fais répandre le bruit dans deux jours qu'il y est mort : cette nouvelle calmera peut-être la fureur d'une mere irritée & violente : je ne vois que ce moyen-là d'éviter les plus grands malheurs : je ne vous

quitterai point, dit la Marquise, & je me trouve trop heureuse de pouvoir vous marquer mon attachement dans une occasion si cruelle : je connois votre bon cœur, reprit la Comtesse, & je me fais le plus grand effort pour refuser ce service ; mais il seroit imprudent de l'accepter : vous avez peu de monde avec vous, cependant un ou deux témoins de plus sont essentiels à éviter dans un cas aussi sérieux : je laisserai même ici toute ma maison ; je ne ménerai que les gens les plus indispensables pour lui & pour moi ; je sens qu'on en a toujours trop quand il y va de la vie qu'un secret soit gardé : Madame de Luce se rendit à ses raisons, & elle résolut de partir en même tems pour se retirer au Château de Luce ; il n'étoit qu'à dix Lieuës de Gerseüil, il fut réglé qu'Henry iroit deux fois la se-

maine lui porter une lettre de la Comtesse : le Chirurgien ne jugea pas le voyage absolument dangereux pour M. de Gerseüil, mais il voulut l'accompagner ; & il partit le soir même avec la Comtesse & son fils : Madame de Luce partit aussi deux heures après, & se rendit à Luce. Le premier mouvement du Comte fût de demander pourquoi sa Tante n'étoit pas avec eux dans la voiture, Madame de Gerseüil ne voulut pas lui annoncer dans ce moment-là qu'elle n'y viendroit point : elle se contenta de lui dire qu'un départ si précipité n'avoit pas pû convenir à la situation de ses affaires ; mais qu'elle viendroit incessamment les retrouver : la Comtesse attendoit avec impatience le moment de pouvoir s'instruire du détail de cette malheureuse affaire : elle sçavoit que son Fils n'étoit ni

Petit-Maître, ni Querelleur; & cette funeste avanture lui avoit causé dans le premier moment autant de surprise que d'affliction; elle fut cependant obligée de remettre au lendemain pour s'en informer; heureusement son Fils ne se trouva pas plus mal le jour suivant, & le voyage n'avoit point fait de tort aux blessures, qui étoient en train de guérison: dès qu'ils furent seuls & qu'elle crût le Comte en état de parler, elle s'empressa de lui demander comment il étoit possible qu'un homme sage comme lui en fût venu à ces extrémités-là? C'est répondit-il, un de ces événemens que ni raison ni sagesse ne peut éviter ou prévoir: après l'Opéra je traversois le Théâtre; il n'y avoit presque plus personne; j'ai rencontré la petite Eléonor: je me suis arrêté un moment à causer avec elle: je

l'ai fort connuë il y a deux ans, parce que Barbazan en avoit eu fantaisie, & j'ai soupé plusieurs fois avec eux : je lui ai fait compliment sur la quantité de diamans que je lui voyois : elle m'a apris que le Duc de..... l'entretenoit ; qu'il en étoit fort amoureux, mais d'une jalousie insuportable : comme j'étois pressé, je lui ai dit adieu, & nous nous sommes embrassés ; dans ce moment-là elle a fait un cri & s'est enfui : je l'ai cru devenuë folle, & en me retournant, j'ai trouvé le petit Duc derriere moi : il m'a tenu avec un air égaré, quelques propos assez ridicules : comme je venois d'en sçavoir le motif, j'ai tâché par ma réponse froide & sensée, de lui remettre la tête ; il a continué avec plus de violence ; & m'a parlé si insolemment, que j'ai été forcé de le faire taire fort séchement, & je

ſuis descendu : il m'a ſuivi ; & m'ayant joint dans la cour du Palais Royal, il m'a dit tout bas qu'il vouloit ſe couper la gorge avec moi : à la bonne heure, ai-je répondu, mais il fait encore grand jour : trouvez-vous à neuf heures & demie au Cours, dans la contr'allée à gauche : je m'y rendrai : il a accepté le rendez-vous : j'y ai été, & vous ſçavez le reſte, la Comteſſe convint que dans ce malheur il n'étoit qu'à plaindre : dès le jour ſuivant ils firent répandre dans tout Paris que le Comte de Gerſeüil avoit la petite-vérole à Gerſeüil & qu'il étoit très-mal, cependant Madame de Luce n'arrivoit point ; Madame de Gerſeüil amuſa pendant dix à douze jours l'impatience de ſon Fils, ſur différens prétextes : il fallut bien enfin lui parler vrai : il fut au deſeſpoir de cette néceſſité :

il ne s'y soumit qu'avec douleur ; & il chercha sa consolation dans le plaisir de lui écrire tous les jours.

Il avoit reçu la veille de son départ des nouvelles du Marquis de Barbazan : elles étoient de Rome ; il lui mandoit que s'y étant rendu tout de suite : il n'avoit voulu lui écrire que pour lui aprendre son arrivée : la tendre réception de son Oncle, enfin tous les sujets possibles de satisfaction, si le chagrin d'être séparé de lui pouvoit s'effacer ; mais qu'il n'y étoit pas plus accoutumé que le premier jour : Geseüil rougit en lisant cet article ; il sentit combien Madame de Luce avoit altéré en lui ce souvenir si tendre, qu'il avoit cru conserver plus long-tems : il étoit forcé de s'avoüer à lui-même que depuis trois mois il ne s'apercevoit que par momens de l'absence d'un ami, qu'il avoit toujours regar-

dé comme nécessaire à son bonheur. Le sentiment de l'amour absorbe tous les autres : on ne cesse point d'être attaché à ses amis ; mais on les cherche moins, on les desire peu : le cœur rempli d'un seul objet, ne peut admettre de vrai partage : on ne voit que ce qu'on aime, on ne vit que pour ce qu'on aime, & c'est la vivacité toujours dominante, toujours exclusive de ce sentiment dans nos ames, qui fait le charme de l'amour, & la félicité de ceux qui sont assez heureux pour le connoître.

Gerseüil passoit une partie de ses journées à écrire au Château de Luce ; sa Mere avoit exigé de lui qu'il n'écriroit point de sa main à Barbazan : je crois lui dit-elle, que vos secrets peuvent passer par moi mais de grace, mon Fils, ayez la complaisance de m'épargner les horreurs où je serois, si je sentois que votre

votre écriture courant les grands chemins, peut démentir le bruit de votre mort, qu'on a répandu avec tant de peine & de soins : je sens que je ne serois jamais tranquile ; je vous verrois sans cesse arrêté, condamné, trainé sur l'échaffaut : c'est peut-être une foiblesse ; mais quelle mere en est exempte ! & pouvez-vous me refuser d'y entrer ? Gerseuil la remercia tendrement, & il prit occasion du sacrifice qu'il lui faisoit dans ce moment, pour demander qu'elle n'exigeât pas celui de son amour ; il se jetta à ses genoux ; la Comtesse se sentit touchée ; elle étoit bonne, la douceur étoit la premiére qualité de son caractére : elle trouvoit d'ailleurs Madame de Luce charmante à vivre : elle finit par dire à son Fils qu'elle ne lui demandoit que d'y bien reflêchir encore, & qu'elle lui promettoit de

ne lui en jamais reparler, quand il auroit pris ſon parti.

Pendant cet intervalle, la Marquiſe de Luce étoit dans ſon Château; elle avoit deſiré d'y être ſeule: mais la Vicomteſſe de Blancourt qui avoit été élevée avec elle, & qui étoit ſon amie intime depuis l'enfance, venoit à ſa Terre, qui n'étoit qu'à deux lieuës de Luce: elle avoit mandé à la Marquiſe qu'elle vouloit abſolument aller partager ſa ſolitude: que ce deſir lui faiſoit même hâter ſon voyage: la Marquiſe en tout autre tems eût été audevant de cette propoſition; mais les diſpoſitions intérieures de ſon ame lui rendoient redoutable la compagnie même de ſon amie: elle avoit un fond de triſteſſe, une langueur dont elle n'oſoit pénétrer la véritable cauſe: ou plutôt elle l'avoit trop bien ſentie, mais elle

voulolt (s'il eût été possible) se la cacher à elle-même : le changement de lieu lui fit espérer qu'elle auroit moins de combats à soutenir, & plus de force pour se vaincre ; elle voulut rester quelque tems seule, elle manda à Madame de Blancourt de ne point partir qu'elle ne lui donnât de ses nouvelles. Quelles foibles ressources la Marquise trouva dans les distractions de la campagne, contre une impression d'autant plus dangereuse qu'elle se la reprochoit en vain ! Que sa raison, sa vertu, tout avoit échoüé ! Elle étoit dans une situation difficile à définir ; le desordre régnoit dans ses pensées : un trouble continuel agitoit son ame ; une nouvelle idée bouleversoit toujours le lendemain tous les projets qu'elle avoit faits la veille ; cependant dans cet état cruel en aparence : elle trouvoit

un charme involontaire, qui ſuffiſoit à ſa conſolation, & preſque à ſon bonheur. Elle avoit paſſé près de trois ſemaines ſeule, lorſqu'un ſoir entendant avec étonnement le bruit d'un Caroſſe, on lui annonça Madame de Blancourt : me voilà, dit la Vicomteſſe ; je n'ai pû réſiſter à l'impatience de vous voir ; vous ne penſiez donc plus à me mander de venir ? Pardonnez-moi, dit Madame de Luce ; je comptois vous écrire ces jours-ci, mais juſqu'à ce moment j'ai été accablée d'affaires. Je vous trouve abattuë, reprit ſon amie, auriez-vous été malade ? Non, dit la Marquiſe, mais en tout ma ſanté eſt fort dérangée depuis quelque-tems, & j'eſpére que l'air de la campagne me fera du bien : la Vicomteſſe l'aſſura qu'il lui falloit de la diſſipation : qu'elle avoit beſoin de ſortir du noir où elle avoit été de-

puis long-tems par toutes ſortes d'événemens qui s'étoient ſuccédés, je ſuis ſûre, ajoûta-t'elle, que la perte de ce pauvre Gerſeuil vous a fort affligée : on le diſoit mort hier dans tout Paris : Madame de Luce avoit trop de confiance en ſon amie pour ne lui pas dire la vérité ; & elles convinrent que devant leurs domeſtiques, elles parleroient conformément aux bruits qu'on avoit publiés.

Les Couriers de Madame de Gerſeuil venoient à l'ordinaire : la Marquiſe entretenoit avec conſtance un commerce d'amitié : ſe flattant qu'à force de ſe remplir de ce ſentiment, elle effaceroit peu à peu des traces qu'elle ne croyoit quelquefois pas ſi profondes : mais il ſe préparoit un événement qui devoit trop l'éclairer.

Le Marquis de Barbazan avoit

trouvé son Oncle en assez bonne santé ; mais d'une si grande foiblesse, que la joye de le revoir avoit pensé lui couter la vie : il avoit tout lieu d'être satisfait de son voyage : le Prince de la Mirandole l'accabloit de caresses. Il lui avoit remis son Porte-feüille & ses cassettes ; il l'avoit forcé de prendre l'un & l'autre, en lui disant que sa délicatesse n'en pouvoit être blessée : que c'étoit un dépôt qu'il lui confioit jusqu'à sa mort : qu'alors il lui donnoit le tout. La satisfaction dont ils jouissoient de se trouver ensemble, fut courte : le vieux Prince se donna un soir une indigestion, dont il mourut dans la nuit. Le Marquis en reçut la nouvelle avec douleur ; il étoit trop bien né pour n'en pas être véritablement touché. Rien ne l'attachant plus en Italie, il se hâta de terminer le peu d'affaires

qu'il y pouvoit avoir ; & ayant rassemblé tous ses effets, il partit aussi-tôt pour revenir en France : il étoit d'autant plus pressé d'arriver qu'il avoit le plus grand sujet d'inquiétude ; il y avoit plus de trois mois qu'il n'avoit entendu parler ni de Gerseüil, ni de sa mere ; il écrivit encore à la Comtesse avant de partir : il lui annonçoit son retour & lui demandoit en grace de la voir au moment de son arrivée. Ne pouvant concevoir par quelles raisons il n'avoit point reçû de leurs nouvelles depuis si long-tems, il fit la plus grande diligence. Enfin il arriva à Paris à onze heures du soir, après avoir marché depuis Lyon presque sans s'arrêter : il donna à peine à son Suisse le tems de lui parler, & lui demanda si Madame de Gerseuil n'avoit point envoyé chez lui ? On lui dit que non. Est-elle à

Paris, reprit-il ? Son Fils y eſt-il ? Le Suiſſe prit un air fort triſte, & répondit que Madame de Gerſeüil étoit à la campagne ; & ſon Fils ? dit le Marquis, on ne répondoit point, il recommença ſa queſtion avec plus de vivacité ; le Suiſſe plus embarraſſé dit qu'il n'en ſçavoit rien : enfin l'impatience & la colére où étoit déja Barbazan arrachérent le ſecret qu'on auroit voulu lui cacher au moins juſqu'au lendemain ; & on fut obligé de lui dire que Gerſeüil étoit mort. Un coup de maſſue l'auroit moins accablé ; il tomba dans un état affreux : il ne parloit point ; il ne pleuroit point ; mais ſa douleur & ſon ſaiſiſſement faiſoient craindre pour ſa vie ; il fût toute la nuit dans la même ſituation ; ſa premiére idée fût de partir pour Gerſeüil (car il voulut abſolument ſortir de Paris à la

pointe du jour) mais quand les chevaux furent remis à ſa chaiſe, il changea tout-d'un-coup d'avis : il fit réflexion que la Comteſſe n'étoit peut-être pas reſtée ſeule à Gerſeüil, dans cette incertitude il ordonna qu'on prit la route d'une terre qu'il avoit à trente lieuës de Paris.

Cependant Madame de Luce qui d'abord avoit vû avec chagrin arriver Madame de Blancourt, commençoit à ſentir que ç'eût été une reſſource pour elle, ſi elle avoit oſé lui ouvrir ſon ame : mais une femme née vertueuſe, qui aprend à 26 ans pour la premiére fois à connoître l'amour, eſt bien plus réſervée qu'on ne l'eſt d'ordinaire, dans la très-grande jeuneſſe ; le tourbillon du monde aveugle alors ; la legéreté naturelle de cet âge emporte ; & les démarches imprudentes deviennent peut-être excuſables par la dif-

ficulté, & presque l'impossibilité de les éviter : la Marquise s'étoit accoutumée de bonne heure à une façon de penser plus raisonnable : quoique veuve, & par conséquent libre de ses actions & de ses sentimens, elle n'avoit pû sans en être effrayée s'apercevoir de sa foiblesse, peut-être même en avoit-elle voulu douter trop long-tems : son penchant étoit déja trop fort, quand elle avoit voulu combattre, mais après avoir à peine consenti à se l'avoüer à elle-même, elle étoit bien loin d'en vouloir faire la confidence à son amie; la Vicomtesse avoit de l'esprit, & un caractére sûr; elle aimoit véritablement Mme de Luce : après avoir passé quelque-tems avec elle tête à tête, elle vit clairement que la Marquise n'étoit pas dans son état naturel: elle ne pût s'empêcher de lui en parler un jour. Nous sommes liées, lui

dit-elle, depuis l'enfance de la plus étroite amitié : mon attachement vous est trop connu, pour que ma curiosité puisse jamais vous paroître suspecte. Je balance depuis un tems à vous presser de me donner une marque de confiance, que je crois mériter de tout point : vous me la refusez en vain. J'ai lû dans le fond de votre cœur, j'y ai surpris malgré vous le trouble dont il est agité : une tristesse qui ne vous est point naturelle, des mouvemens d'humeur même, qui ne sont point dans votre caractére ; en un mot, rien de ce que je vois ne me laisse recouvrer Madame de Rozoy : je ne sçais à quoi je dois m'en prendre ; mais enfin je ne vous reconnois point. Madame de Luce se défendit avec douceur, avec amitié, mais avec embarras. Madame de

Blancourt reprit plusieurs fois le même sujet ; enfin elle y mit tant de vivacité, tant d'intérêt, que la Marquise ne pût lui résister tout-à-fait ; elle convint que son esprit n'étoit pas dans son assiette ordinaire, qu'elle avoit réellement des peines particuliéres ; mais qu'après cet aveu, elle en exigeoit pour prix, que Madame de Blancourt l'aimeroit assez pour respecter son secret, & ne la pas tourmenter davantage. En vérité, reprit la Vicomtesse, vous êtes étonnante ; avez-vous cru me satisfaire par cette réponse ? Avez-vous compté m'aprendre quelque chose ? Ne vous ai-je pas dit que tout déceloit en vous ce chagrin intérieur, que vous vous efforcez inutilement de cacher ? Oüi, quand je ne serois pas éclairée par l'amitié.... Mais

quel sentiment vous rapellai-je ? La connoissez-vous encore ? Et me serois-je attendue que ce fut vous, que je dusse voir rougir à ce nom ? De quel reproche m'accablez-vous, répondit Madame de Luce ! Et peut il s'adresser à moi ? Mais puisqu'après un attachement suivi & prouvé pendant quinze ans, vous osez m'accuser d'ingratitude : jugez donc vous même, si je sçais ce que c'est que l'amitié : c'est peut-être le plus doux des biens que le Ciel ait donné à l'humanité ; tout le monde croit & se vante de le sentir : mais bien peu de gens, à cet égard, sont exempts ou de mensonge ou d'erreur : c'est un sentiment pur, vif, solide, qui ne doit jamais rien à l'art ; d'autant plus heureux qu'il ne sçauroit naître de l'imagination ni du caprice : la

vertu l'inspire, la raison l'aprouve, & l'honneur ne le combat jamais. Eh bien! Madame, dit Madame de Blancourt, mieux vous sçavez définir l'amitié, plus vous avez de tort avec moi: je vous l'ai déja dit; mon empressement peut-il vous être suspect? Pouvez-vous me soupçonner d'une curiosité ridicule & déplacée? Pourquoi me voyez-vous revenir encore à vous presser? Quel intérêt pourrois-je avoir d'usurper votre confiance? C'est pour vous, pour vous seule que j'insiste: je vois que votre cœur est à la gêne: je vois que vous changez tous les jours: votre langueur vous abbat; votre mélancolie vous consume, & je ne vous quitterai point que vous ne m'ayez parlé: croyez que ma tendresse pour vous est à toute épreuve, il n'y a

rien dont je ne sois capable pour vous servir : je ne vous parle plus de l'offense que vous m'avez faite par cet excès de réserve avec une amie aussi tendre & aussi sûre ; j'en dévore l'affront : je ne suis touchée que de vos peines ...,.. Dans ce moment les larmes qui vinrent aux yeux de Madame de Blancourt étoufférent sa voix. Madame de Luce n'étoit guéres moins émue. Eh pourquoi ! lui dit-elle, en lui tendant la main, pourquoi voulez-vous me forcer à rompre un silence que j'ai cru nécessaire à m'imposer ? Que me reviendra-t-il de trahir ce fatal secret ? Je vous jure que je n'ai encore jamais osé me livrer à l'espéce de douceur chimérique de m'en entretenir avec moi-même ; croyez que pour vous résister j'ai combattu plus que je ne puis vous

l'exprimer : mais je voulois éviter une occasion plus prochaine de renouveller une conversation dangereuse : ne sçais-je pas qu'il n'y a que le premier aveu qui coute ? Que quand on s'est une fois relâché sur la premiere confidence, on court au-devant de tout ce qui peut la favoriser ? Mais enfin, l'amitié rompt les plus fortes résolutions ; je n'ai plus rien à vous cacher..... ou plutôt, je n'ai plus rien à vous découvrir. Vous entendez, vous voyez assez qu'un malheureux amour est le sujet du changement terrible que vous apercevez dans toute ma personne. Je sens que je rougis, je deviens tremblante, voilà la premiere fois de ma vie que je prononce ces mots-là ; laissez-moi le tems de rasseoir mes sens ; d'ailleurs nous attendons du monde.

Le détail de mon avanture eſt long ; nous devons aller demain ſeules paſſer la journée à Blancourt, nous ne craindrons point d'y être interrompues, vous ſçaurez tout. Elles s'embraſſérent ; le lendemain le voyage ſe fit, & la promeſſe de Madame de Luce fut exécutée. Pendant qu'elles étoient toutes deux à Blancourt uniquement occupées d'une converſation ſi intéreſſante, elles étoient bien loin de ſe douter, de ce qui alloit ſe paſſer à Luce.

Le Marquis de Barbazan abſorbé dans ſa douleur parcouroit les grands chemins de la Picardie ſans ſçavoir où il étoit, lorſqu'il fut tiré malgré lui de cette eſpéce de létargie par un ſoubre-ſaut très-fort qui renverſa ſa chaiſe : il tomba aſſez rudement : mais quoiqu'il eût

eu le bonheur de ne se point blesser, il demeura très-affligé, quand ses Gens lui annoncérent qu'il étoit impossible qu'il continua sa route; que le train de sa voiture étoit brisé, & qu'il n'étoit pas même sûr qu'elle pût être prête le lendemain. Heureusement, lui dit son Valet de Chambre, voilà une avenue qui conduit à un Château, il y faut aller, il n'est gueres que dix heures, on ne sera pas couché, & vous y trouverez un azile: vos Gens vont chercher pendant ce tems-là avec le Postillon comment on pourra faire pour trouver dans le village les ouvriers dont nous avons besoin. Barbazan étoit outré de la nécessité d'aller à ce Château, il dit à Saint-Germain (c'étoit son nom) d'aller voir s'il y avoit du monde dans cette maison; en ce

cas-là, diſoit-il, rien ne peut me déterminer à y entrer ; ſuis-je en état d'aller faire & recevoir des complimens ? J'aimerois mieux paſſer la nuit dans la plus mauvaiſe mazure du Village. Le Valet de Chambre revint peu de tems après. Ce Château apartient à Madame la Marquiſe de Luce, dit-il à ſon Maître, c'eſt une veuve qui n'a chez elle qu'une Dame de ſes amies ; elles ſont parties ce matin pour aller à quelques lieues d'ici, & ont donné ordre qu'on ne les attendît point. Il n'y a pas d'apparence qu'elles reviennent ce ſoir ; ainſi vous pouvez vous y repoſer cette nuit, & j'eſpère que vous pourrez partir demain avant que ces Dames reviennent. Barbazan ſe laiſſa perſuader, & arriva au Château. Comme ſon nom étoit

fort connu dans la Province, il avoit défendu qu'on le nommât. Malgré cela le Concierge ſçachant qu'il n'avoit point ſoupé, le preſſa de demander tout ce qu'il voudroit. Pour ſe délivrer de ſes importunités, il mangea au plus vîte un morceau, & il alloit ſe coucher, quand il entendit un bruit conſidérable dans la maiſon, il envoya ſçavoir ce que c'étoit. Saint-Germain revint lui dire que c'étoit Madame de Luce, qui rentroit. J'ai entendu, ajouta-t-il, le Concierge qui ne vous connoît pas, lui dire qu'il avoit donné azile à un jeune Seigneur, dont la voiture avoit rompu au bout de l'avenue à la nuit fermée. Malgré la douleur amere où Barbazan étoit plongé, il avoit trop d'uſage du monde pour ne pas deſcendre, & faire une politeſſe

à la Marquiſe ſur la maniere honête dont il avoit été reçu chez elle. Il ſeroit impoſſible de rendre le tableau de ce moment-là pour tous les deux ; encore plus difficile de peindre la diverſité, & la rapidité des mouvemens qu'éprouverent leurs ames. J'ai ſouvent entendu nier ce qu'on apelle les coups de foudre : il eſt vrai qu'ils ſont rares, mais il eſt également certain qu'il y en a eu, & qu'il y en aura. Le Marquis de Barbazan en eſt une preuve. Il n'avoit jamais vu Madame de Luce, il ignoroit même qu'elle exiſtât. Le premier inſtant où elle parut, décida du reſte de ſa vie ; il ſe ſentit frapé d'un trait qu'il n'avoit jamais encore éprouvé, la parole lui fut coupée ; toute ſon ame paſſa dans ſes yeux pour la voir, pour la regarder ; à peine

trouva-t-il deux mots à lui dire pour la remercier, il étoit hors de lui. La Marquise ne parut pas s'y faire attention, elle n'étoit pas en état de remarquer le trouble des autres. Madame de Blancourt fut obligée de faire tous les frais de cette conversation, qui ne fut pas longue. L'heure avancée lui fournit bien-tôt un prétexte pour leur proposer d'aller se reposer, & sans elle la nuit auroit bien pû se passer toute entiére, avant que l'un ou l'autre s'y eût pensé. Dès que le Marquis fut remonté, Madame de Luce se jettant sur sa chaise longue se couvrit le visage de son mouchoir, & fut un moment sans parler. Qu'avez-vous, lui dit la Vicomtesse, & quel souvenir ce jeune homme auroit-il pu rapeller dans votre ame, qui vous mit dans l'é-

tat où je vous vois ? Quel souvenir, hélas ! s'écria la Marquise, eh quoi ! on ne l'a donc pas nommé ? Eh bien ! Madame, c'est M. de Barbazan. Elle ne put en dire davantage, ses larmes la suffoquérent. Je ne m'y attendois pas, dit Madame de Blancourt ; mais calmez-vous un moment : car enfin, l'arrivée de mon beau-frere, tantôt nous a troublé très-mal à propos : je ne sçais encore votre avanture que confusément : par exemple, je n'ai point compris du tout comment il ne vous avoit jamais vû : je vois cependant qu'il a eu l'air de ne point vous connoître. Je n'ai pas eu le tems de vous l'expliquer, reprit Madame de Luce, encore toute tremblante, vous sçavez que je logeois chez Madame de Gerseuil, je ne

voyois exactement qu'elle & son fils ; mais M. de Barbazan venoit à tout moment dans cette maison : quoique je ne sortisse point de ma chambre , je l'avois aperçû par hazard : j'en fus frapée, je m'abusai cependant d'abord sur l'impression que fit sur moi sa figure ; (vous conviendrez qu'elle est faite pour plaire,) je cherchai à le revoir , je sçavois à peu près les heures où il arrivoit , j'en épiois le moment ; souvent même il passoit du tems à se promener avec mon neveu sous les fenêtres de mon apartement ; je n'en sortois point (sans jamais l'ouvrir) tant qu'il étoit dans le jardin ; & je vous l'avoue en rougissant , je m'y suis plus d'une fois oubliée , longtems après son départ, le cherchant encore & le regrettant peut-être : voilà

voilà comme je me ſuis perduë ; & voilà comme je l'ai vu tous les jours pendant plus d'un mois, ſans qu'il ait pu m'appercevoir. Mais c'étoit peu de l'avoir vû, tout s'eſt réüni pour conſpirer contre une malheureuſe. Quand il fut parti, Gerſeuil me donnoit ſes lettres à lire. Quelles lettres ! Madame de Gerſeuil même m'en entretenoit ſans ceſſe, elle vantoit ſon eſprit, elle louoit ſon caractére ; elle faiſoit l'éloge de ſon cœur : en falloit-il tant pour achever d'empoiſonner le mien, déja trop ſéduit par les yeux ? Vous concevez à preſent que ne m'ayant jamais vuë, le nom de Luce achéve de me rendre pour lui tout-à-fait inconnuë. Je ne le comprends que trop, répondit la Vicomteſſe, & j'en ſuis déſolée, s'il eût pu vous connoître, il vous au-

mais ne m'attendez pas. Je suis absolument obligée de faire un tour à Paris, j'y ai plusieurs affaires qui ne peuvent se remettre ; je vais vous en confier une. Je vous ai mandé avec quelle peine mon fils m'avoit sacrifié le plaisir d'écrire lui-même à M. de Barbazan, & que ce n'avoit été que sur ma parole de l'instruire journellement de son sort, j'ai trompé mon fils ; les lettres qu'il me voyoit écrire à son ami ne sont jamais parties ; je n'ai pu me résoudre de risquer à la Poste le secret d'une vie si précieuse pour moi ; cette foiblesse-là m'a fait faire des choses épouventables ; car il m'a fallu suprimer les lettres de Barbazan dont les plaintes auroient trahi toutes mes mesures. Il étoit prêt à revenir d'Ita-

lie, il doit même être arrivé, je veux le voir au plutôt, & le prévenir là-dessus. Adieu, Madame, votre neveu vous a mandé nos dernières conversations sur son établissement; vous sçavez ma façon de penser; je ne desire plus rien, que d'apeller bien-tôt ma fille, la personne du monde que j'estime le plus, & que j'ai toujours tendrement aimée.

L. C. D. G.

Eh bien! Madame, continua la Marquise, me trouvez-vous assez malheureuse? Je vous avouë, dit Madame de Blancourt, que je vous plains de tout mon cœur; votre situation est cruelle: mais enfin, ceci devient pressant; il faut pourtant prendre un parti.... En vérité vous vous êtes aussi jettée dans un embarras, que vous deviez bien

éviter.... Mais encore, quel engagement aviez-vous pris avec le Comte de Gerſeuil ? Elle répondit qu'ils étoient les plus forts, les plus ſolemnels, & même par écrit. Vous me déſolez, dit la Vicomteſſe. Mais pourquoi ..... ? Oh ! Pourquoi ? interrompit Madame de Luce, ſçait-on ce que l'on fait quand on a la tête tournée ? Je connoiſſois peu Gerſeuil, mais en peu de tems il a ſçu m'inſpirer pour lui l'eſtime, l'amitié, la reconnoiſſance, tous les ſentimens poſſibles, excepté de l'amour : il venoit d'en uſer pour moi avec une nobleſſe, un déſintéreſſement, faits pour me toucher ; tout ſe joignit pour combattre ce trouble ſecret, dont j'étois agitée ; je me flattai qu'il pouvoit être encore tems de l'étouffer. Barbazan étoit en Italie, je ne devois

peut-être jamais le revoir ; pouvois-je imaginer de m'en faire aimer ? Enfin .... Enfin vous donnâtes votre parole, dit Madame de Blancourt ? Je la donnai à des conditions, continua la Marquiſe ; d'abord je demandai du tems, je vous le diſois tout-à-l'heure. Raiſonne-t'on quand on aime ? Un délai étoit à mes yeux une ſorte de ſoulagement ; en différant, je croyois rompre : d'ailleurs j'avois apris par hazard les idées de Madame de Gerſeüil ſur l'établiſſement de ſon fils ; je voyois Mademoiſelle de ... un parti ſi ſupérieur, que je prenois de l'eſpérance : je reſpirois quand cette malheureuſe affaire arriva : Gerſeüil a ſaiſi le moment d'attendriſſement de ſa mere, il l'a preſſée, elle l'adore, elle s'eſt rendue : il m'a écrit Lettres ſur Lettres pour

me l'annoncer , pour me dire là-deſſus les choſes les plus flâteuſes , les plus touchantes : j'ai encore éludé ; le prétexte y étoit : Hélas : tout eſt fini , je n'aï plus que le choix de la mort , ou d'un ſacrifice, (que je dois peut-être) mais qui me coutera la vie également, je le ſens. Vous me mettez au deſeſpoir, reprit Madame de Blancourt, j'étois bleſſée , tourmentée de votre peu de confiance, & je voudrois actuellement que vous ne m'euſſiez point parlé : votre poſition me fait fremir, mon cœur ſeigne de ſe voir forcé à plonger le poignard dans le vôtre ; mais l'amitié véritable doit ſçavoir être dure , quand la raiſon & l'honneur l'exigent : que voulez-vous ? mes paroles s'arrêtent dans ma bouche , je ſouffre plus que vous ; mais enfin il faut ra-

peller tout votre courage, il faut consommer l'effort que vous avez commencé, & vous résoudre sérieusement à oublier M. de Barbazan. Vous avez raison, dit Madame de Luce, cette résolution (si j'en étois capable) pourroit rendre à mon cœur sa liberté. Je crois en effet qu'il reste à l'Amour un bien foible pouvoir, quand on sçait former sincérement la volonté de l'éteindre; mais si on a quelquefois la force de résister au sentiment, dépend-il de nous de le détruire? Je dirai plus, s'il pouvoit être vrai que l'indifférence prit en un moment la place du penchant (même le plus combattu), je sens qu'on croiroit avoir cessé de vivre! on iroit même jusqu'à le souhaiter..... Mais que fais-je, à quelles pensées me laissai-je entraîner? Cessons un

entretien qui ne ſert qu'à aigrir l'état où je ſuis. Allez, ma chére Vicomteſſe, il eſt horriblement tard, j'abuſe de vous, allez vous repoſer. Madame de Blancourt fit quelque difficulté de la quitter dans cet état, mais elle l'exigea abſolument.

Le Marquis de Barbazan étoit encore moins tranquile, peut-être; il étoit remonté dans un égarement impoſſible à décrire : il avoit ordonné à ſon Valet de Chambre de le laiſſer, & de s'aller coucher. Dès qu'il fut ſeul, il ſe livra à toutes ſes réflexions, ou plutôt aux transports dont il étoit agité. Sa douleur étoit ſurmontée dans cet inſtant par un mouvement impérieux qu'il ne connoiſſoit pas, & qui abſorboit toutes les facultés de ſon ame. Il s'étoit jetté ſur ſon lit tout habillé, il n'y pouvoit reſter

que des momens ; il ſe levoit, il marchoit dans ſa chambre ; l'agitation de ſon corps répondoit à celle de ſon eſprit. Me ſerois-je jamais attendu, ſe diſoit-il, aux événemens qui m'accablent preſqu'à la fois ? Je n'ai été occupé toute ma vie qu'à me défendre de l'Amour, tout entier à l'amitié, la mort m'enléve un ami qui faiſoit mon bonheur, il faut qu'en fuyant de Paris un accident me force à ſéjourner dans ce fatal Château ! J'y vois à peine un quart d'heure celle à qui il apartient, & je me ſens frapé d'un trait inévitable ! Un moment ſuffit pour anéantir le fruit de tant de ſoins ; toutes mes idées ſont confondues ; toutes mes réſolutions ſont renverſées ; je ſens que j'ai perdu le repos & la raiſon : oüi je le ſens : tout ce que j'ai jamais entendu ra-

conter, tout ce que j'ai pu lire des effets les plus violens de l'amour, n'eſt qu'un foible crayon de ce que j'éprouve aujourd'hui. Ah ! qu'on eſt malheureux de naître avec une ame ſuſceptible d'impreſſions ſi vives, & ſi rapides ! Il paſſa la nuit dans ce trouble continuel : il deſcendit, dès que le Soleil fut levé, dans les Jardins ; après les avoir parcourus long-tems ſans les voir, il revint ſur la terraſſe le long de la maiſon, & regardant les fenêtres de la Marquiſe qui étoient encore fermées ; je brûle de la revoir, diſoit-il, & je tremble de la retrouver : ſerois-je aſſez inſenſé pour oſer parler d'amour à une Femme reſpectable à tous égards, & qui me vit hier pour la premiére fois ? Quelle confiance peut mériter une paſſion ſi ſubitement con-

çue ? Pourrois-je (ſans démence) oſer former le plus leger eſpoir ? Il prenoit alors la réſolution de ne la plus revoir : il vouloit partir avant qu'elle fût éveillée : il comptoit ſur l'abſence pour l'aider à ſurmonter une paſſion, qu'il regardoit dans ce moment comme une extravagance : d'ailleurs, diſoit-il, après la perte d'un ami tel que Gerſeuil, me convient-il d'imaginer que l'amour puiſſe la réparer ? que dis-je, accablé de triſteſſe, livré à la douleur, quelle ſituation pour venir chercher à plaire à la Marquiſe ! Pendant qu'il réfléchiſſoit ainſi, il entendit ouvrir une jalouſie de l'appartement, & il vit un moment après deſcendre une Femme de Chambre par un petit eſcalier, qui donnoit dans le Jardin ; il jugea qu'il étoit toujours chez Madame de

grace de réfléchir un moment sur votre projet. M. de Barbazan ne vous a de la vie ni vûë, ni rencontrée (qu'un moment hier au soir), & c'est dans une premiére conversation que vous voulez entreprendre de lire dans son ame, & d'en pénétrer les secrets ! Pouvez-vous seulement imaginer (je dis avec bienséance,) d'oser l'entamer sur cet article ? Je sens qu'on a raison de dire que les passions combattues n'en sont que plus vives ; je vois que je ne vous connoissois pas encore. Eh me connoissois-je moi-même, s'écria la Marquise avant ce moment fatal ? M'avez-vous vûe hier en vous parlant, aussi décidée que je le suis aujourd'hui ? Croyez-vous que je m'aveugle sur la témérité de la démarche que je vais faire ? Je sens comme vous combien

combien elle eſt délicate ; peut-être eſt-elle plus : c'eſt l'événement ſeul qui pourroit la rendre innocente ; mais il y va du bonheur de ma vie ; c'eſt le cas de tout entreprendre, de tout hazarder. D'ailleurs, comptez-vous pour rien l'adreſſe, l'intelligence que l'amour ſçait donner, quand c'eſt lui qui nous fait parler ? Je vois, dit la Vicomteſſe, combien vous vous flattez ; mais enfin, par où, comment commencer ? Madame de Luce l'aſſura qu'elle ne vouloit point s'y préparer, qu'elle ſaiſiroit le premier prétexte qu'elle pourroit faire naître dans la converſation. Je dirai, ajouta-t'elle, tout ce que le moment pourra me dicter : que m'importe, pourvû que je parvienne (honnêtement) à connoître les diſpoſitions de ſon cœur. Vous

avouerai-je une penſée, une réflexion qui ne m'a point quittée depuis hier au ſoir, & qui porte malgré moi-même un rayon d'eſpoir dans mon ame ? Je vous ai dit que Monſieur & Madame de Gerſeuil parloient de M. de Barbazan toute la journée : quelque ſévére que je fuſſe vis-à-vis d'une paſſion ſecrette, que je combattois ſans ceſſe, je n'ai pû me défendre de les engager par diverſes queſtions détournées à me parler de ſes mœurs, même du fond de ſes ſentimens. Ils me l'ont tous deux repreſenté comme un homme vif, diſſipé, & qui avoit même toujours évité de ſe fixer. En un mot je ſuis ſûre que quand il eſt parti pour l'Italie, il n'aimoit rien, & même n'avoit encore jamais aimé. Je ne penſe pas qu'il ait pris d'engagement ſérieux à Rome.

Vous concevez donc que je pourrois me flâter peut-être .... Hélas ! que dis-je ? dois-je souhaiter de trouver son cœur libre, & le sera-t'il toujours ? Est-ce à moi qu'il est réservé...... Ah ! qu'osai-je chercher ? Je vais me rendre encore plus malheureuse, peut-être plus coupable .... Eh bien ! dit Madame de Blancourt, écoutez donc cette derniére réflexion ; c'est la plus juste que vous ayez faite : permettez-moi du moins d'en profiter : je ne vois que l'absence qui puisse vous servir utilement : je vais dire moi-même à M. de Barbazan que vous vous êtes trouvée incommodée, je lui ferai vos excuses, & je l'engagerai sûrement à partir sans vous voir : Adieu. Elle se leva dans le moment ; mais Madame de Luce l'arrêtant par sa robe ; tout est



donc contre moi, lui dit-elle avec les yeux mouillés de larmes ? Ma gloire demandoit feulement que vous m'aidaffiez à la trahir ; & je ne puis même avoir cette foible confolation ? Quelle fatalité l'a conduit ici ! Mon parti étoit pris, vous l'avez vû, j'allois me facrifier : demain peut-être, c'en étoit fait.... J'entens du bruit, dit Madame de Blancourt, fans doute on vient vous dire que M. de Barbazan eft là, qui attend vos ordres ; mais vous êtes encore à portée de le refufer fi vous voulez. Eh ! puis-je le vouloir, reprit vivement la Marquife, ai-je la force de m'en défendre ? De grace laiffez-moi feule, il n'eft plus tems d'en difcuter. Madame de Blancourt fortit fort affligée. Auffi-tôt Madame de Luce ordonna qu'on allât dire à M. de

Barbazan qu'il pouvoit entrer chez elle. Me parlera-t'il de Gerſeuil, ſe diſoit-elle ? auroit-il apris d'ailleurs tout ce qui lui eſt arrivé ? Dois-je moi-même lui en parler ? Non, mon embarras me trahiroit ſûrement : tâchons plutôt de tourner la converſation ſur ce qui m'intéreſſe le plus..... Il entra dans l'inſtant : elle rougit, & commença à trembler. Le Marquis plus troublé qu'elle encore, lui dit en balbutiant, qu'il étoit faché de l'importuner ; mais qu'il n'avoit pû ſe réſoudre à partir ſans la prier de vouloir bien recevoir tous ſes remercimens. Je ſuis ſurpriſe, Monſieur, lui dit-elle, de vous voir ſi preſſé : ce départ précipité me fait juger qu'on m'avoit très-mal informée, il n'y a pas d'apparence que l'objet de votre voyage fût la retraite.

(Madame de Blancourt avoit dit à la Marquise qu'elle avoit sçu cela par ses gens, qui avoient vû ceux de Barbazan au Village, où on travailloit à sa voiture.) Il est certain, Madame, répondit-il, que je suis parti de Paris dans cette résolution; que je n'avois que cet unique point de vûe. Et.... ce qui a pû arriver de changement dans ma situation, n'a fait qu'augmenter la nécessité de consommer mon dessein. Vous m'étonnez, dit Madame de Luce; mais me permettrez-vous une question peut-être indiscrette? Vous voulez vous éloigner du monde à votre âge, ce parti me paroît bien fort à prendre, & sur-tout à soutenir: oseroit-on vous demander ce qui a pû vous y déterminer? il faut que ce soit quelque événement singulier qui vous soit arrivé. Hélas!

Madame, répondit Barbazan, le plus malheureux événement qu'un homme né ſenſible puiſſe éprouver : l'amitié avoit été (juſqu'à preſent) l'unique plaiſir que je connuſſe, & même que je deſiraſſe : j'avois eu le bonheur de trouver un ami... Eh quel ami ! Toutes les graces de l'eſprit, toutes les qualités du cœur.... que n'a-t'il pû être connu de vous, Madame, je ſuis ſûr que vous rendriez juſtice à ma douleur ! Il lui conta alors en abregé tout ce qui s'étoit paſſé juſqu'au moment où il étoit arrivé chez elle. Madame de Luce vit bien qu'il n'étoit point au fait : elle n'en étoit pas étonnée, en ſe rapellant la Lettre de Madame de Gerſeuil : elle ſe reprochoit amérement de le laiſſer dans une erreur ſi cruelle ; mais avant de le détromper, elle vouloit eſſayer de

tirer parti de la conversation, dont la tournure paroissoit commencer à la mettre sur la voye. Votre façon de penser, poursuivit-elle, ne peut assurément que faire votre éloge : mais la douleur raisonnable doit avoir des bornes : quoique je n'eusse pas l'honneur de vous connoître personnellement, je sçais que vous êtes seul héritier d'une fortune, & d'un nom considérable : vous devez vous attendre que vos projets de retraite seront bien-tôt combattus par les instances de toute votre famille, pour vous voir faire un établissement ; & je conviens que bien des gens, même sensés, pourroient vous blâmer de vous y refuser. Je vous avoue, Madame, dit Barbazan, que j'avois craint toute ma vie de cesser d'être libre ; & j'ai aujourd'hui

aujourd'hui plus de raiſons que jamais de renoncer à tout engagement : il ne me conviendroit point, reprit la Marquiſe, de vous preſſer là-deſſus ; mais auſſi vous me permettrez de penſer que vous avez d'autres motifs, ſans doute plus intéreſſans ; car enfin vous connoiſſez trop le monde, pour qu'on puiſſe imaginer que vous fuſſiez retenu en pareil cas par la crainte de perdre votre liberté : non, les hommes (je dis les plus honnêtes) ſçavent la conſerver : d'ailleurs les jeunes gens d'aujourd'hui doivent ſe raſſurer ſur cet article : ceux qui n'ont pas encore leur liberté, trouvent le moyen de l'acquerir par le mariage, & en font uſage : mon parti eſt pris, Madame, répondit le Marquis ; mais ſi j'étois arrêté par la crainte dont nous parlions, l'exemple des mœurs du tems ne détruiroit point

cette raiſon ; & puiſque vous m'engagez à m'expliquer la - deſſus, je vous dirai naturellement qu'entre deux perſonnes liées par les mêmes engagemens, la probité doit preſcrire une conduite égale : je penſe même que l'honneur (qu'on place ſouvent ſi mal dans le monde) dévroit plutôt être engagé à faire négliger aux hommes de prétendus avantages, dont le préjugé ſeul eſt le fondement. Madame de Luce l'écoutoit avec avidité ; elle allongeoit involontairement la converſation ; peut-être moins dans la folle eſpérance de découvrir ſon intérieur, que pour joüir plus long-tems du plaiſir de le voir, & de l'entendre : enfin elle ſentit qu'il étoit tems de ſe rendre à la bienſéance & à la raiſon : vous trouvez le ſecret, lui dit-elle, de rendre votre miſantropie reſpectable : mais je m'aperçois

que je vous arrête trop long-tems: partez, Monsieur, allez joüir de votre solitude ..... Oüi, Madame! dit-il en soupirant, je sens que je suis moins en état que jamais de m'en passer: vous ne connoissez encore qu'une partie de mes chagrins & je ne vous ai que trop importunée: cependant oserois-je répondre de pouvoir long-tems me taire? Laissez-moi vous fuir: laissez-moi fuir le monde: il ne me convient plus: un desert doit être mon partage: eh que je crains de l'avoir cherché trop tard! Je ne vous entends point, reprit-elle: mais sans vouloir pénétrer dans vos secrets, je dirai seulement qu'il me semble que c'est dans les situations les plus vives, où le monde (que le hazard fait rencontrer) ne sçauroit faire peur: on ne le voit pas: on ne s'en aperçoit pas: oüi, dans les com-

pagnies indifférentes il eſt aiſé d'être ſeul : je l'ai éprouvé pendant long-tems moi-même. Mais encore une fois, il eſt tard ; partez, & pardonnez-moi, je vous prie, une converſation que je ſens qui a été beaucoup trop longue. Le Marquis demeuroit comme une ſtatuë : Madame de Luce s'étoit levée : il ne pouvoit ni ſortir, ni reſter, ni même parler : enfin ſe faiſant un effort, & ſe raprochant d'elle, comme pour la prier de ſe raſſeoir : qu'allez-vous penſer de mon embarras, Madame lui dit-il ? J'en ſens tout le ridicule : je voudrois parler ; je tremble à vous répondre ; je voulois partir ; je le devois du moins ; vous me l'ordonnez... Mais je ſens (puiſque je vous ai revuë) qu'il n'eſt plus en mon pouvoir de vous obéir ; ah Madame, ſi vous aviez pénétré ma témérité, vous ne m'euſſiez

point arrêté d'abord : mais vous ne m'avez pas entendu ; & j'en ſuis peu ſurpris : c'eſt le premier hommage que l'amour m'arrache , je ne ſçais l'exprimer que par mon trouble : joüiſſez d'un triomphe qui vous étoit réſervé ; mais qui vous touche peu ; & permettez - moi du moins de vous adorer , loin de vous , le reſte de ma vie , ſans vous offenſer. Il eſt difficile de ſe repreſenter ce qui ſe paſſoit dans l'ame de Madame de Luce pendant ce diſcours : elle n'avoit ni la force , ni peut-être la volonté de l'interrompre : un jour nouveau luiſoit pour elle : chaque mot étoit un trait de flamme , qui portoit dans ſon cœur un charme inconnu juſqu'alors ; comment cacher tous les mouvemens qui l'agitoient ? Qu'alloit-elle lui répondre ? quand on ouvrit tout-d'un-coup la porte pour dire au Marquis que ſon

valet de chambre demandoit à lui parler, & qu'il avoit l'air fort pressé : Madame de Luce fit signe qu'on le laissât entrer : il vint tout étouffé & dit tout bas a son Maître qu'il alloit faire ôter les chevaux, & qu'il n'iroit sûrement pas à sa terre, parce que M. de Gerseuil n'étoit point mort : Barbazan craignant d'avoir mal entendu, céda à son premier mouvement : parlez haut, dit-il, Madame le permettra : qui a pu vous dire que Gerseuil.... mes yeux, répondit le valet de chambre ; il est ici lui-même, & je viens de le voir arriver en parfaite santé. O ciel qu'entends-je ? n'est-ce point une illusion ? Gerseuil vivroit ? Gerseuil est ici ! Je sens les larmes de la joïe se confondre dans mes yeux avec celle de la douleur : il est ici ! va lui dire que j'y suis aussi, que je veux le voir ; je veux l'embrasser tout-à-

l'heure ; cours le chercher ; j'y vais voler moi - même. Saint-Germain sortit. Ah Madame, continua Barbazan, pardonnez un transport justifié d'avance par l'accablement où vous m'avez vu réduit, en pleurant un ami si cher ! Quel bonheur de le retrouver dans un moment où son amitié me devient plus nécessaire que jamais ; mais Madame, ajoûta-t'il, par quel hazard cette nouvelle si consolante pour moi, dans l'état où je suis, a-t'elle paru vous faire impression ? vous paroissez troublée... moi, Monsieur, répondit-elle (avec le plus grand embarras) vous vous trompez assurément : vous serez bien-tôt instruit : vous sçaurez trop que l'arrivée de M. de Gerseuil ne pouvoit me surprendre : si vous me l'aviez nommé, je vous aurois dit que je l'attendois ; j'aurois pu vous désabuser : il n'y a plus

aujourd'hui aucun myſtére ſur ce qui le regarde, & vous allez tout aprendre. Mais Madame, reprit-il vivement, comment eſt-il poſſible qu'on ait cru ſa mort certaine...? que moi-même j'aye pu ignorer...! j'en ſuis étonnée pour vous ſeul, répondit-elle : mais ce bruit a été néceſſaire à répandre pour arrêter les pourſuites que vouloit faire contre lui la famille du Duc de... avec qui il a eu une affaire, & qu'il a tué : on ne lui a pas dû laiſſer la liberté d'écrire, & j'étois dans le ſecret de Madame ſa Mere : comme elle finiſſoit de parler, Gerſeuil entra avec précipitation, & ſans rien regarder ni rien voir, il courut à elle : je vous revois enfin, Madame, lui dit-il, eh pouvois-je trop acheter un bonheur...,? Il s'étoit baiſſé pour prendre la main de Madame de Luce : il tourna la tête en ſe rele-

vant, & fit tout-d'un-coup un cri ; que vois-je, O ciel ; c'eſt Barbazan ! Ah je ſuis trop heureux : cher ami, continua-t'il en courant l'embraſſer, par quel hazard propice te rencontrai-je ici ? que j'ai ſouffert de ton abſence pendant mon exil ! que j'ai reproché ſouvent à ma Mere d'exiger de moi de ne te pas écrire moi-même ; elle a dû te mander. . . . . mais oublions tout : tu me vois le plus fortuné de tous les hommes : je brulois de te revoir pour t'aprendre un amour qui va faire ma félicité : il ne pouvoit manquer au charme de ma vie, que de t'en avoir pour témoin ; & je ſuis certain que ta tendre amitié te fera partager mon bonheur : les deux perſonnes qui l'écoutoient, étoient bien peu en état de l'interrompre : cependant le Marquis ne pouvant ſe diſpenſer de parler, pardonnez-moi, lui dit-il, le

trouble où m'a jetté la surprise de votre arrivée que je n'attendois pas : ah Gerseüil ! les tems sont bien changés. Vous ne retrouvez plus Barbazan tel que vous l'avez laissé. Le sort a épuisé sur moi ses caprices : je prends à votre bonheur autant de part qu'il m'est possible, vous devez compter sur mon attachement : mais l'état où je suis (pardonnez le moi) me rend peu susceptible de joie : laissez-moi vous cacher mes chagrins : j'en dois dévorer seul toute l'amertume . . . . & puisse la mort m'en délivrer bien-tôt ; il sortit aussi-tôt sans les regarder, ni l'un, ni l'autre. Gerseüil étoit confondu : Madame de Luce étoit tremblante, & n'osoit lever les yeux. Pardonnez Madame, lui dit le Comte, si dans un moment aussi flatteur pour moi, j'ose vous entretenir d'un autre que de vous-même : mais Barba-

zan, vous le sçavez, m'a toujours été si cher depuis l'enfance, que son accüeil m'a saisi jusqu'au fond du cœur. Mais par quelle avanture le trouvai je chez-vous, Madame ? vous ne le connoissez point ; vous n'avez jamais voulu permettre que je vous le presentasse à Paris : la Marquise qui avoit eu le tems de se remettre, lui répondit que c'étoit véritablement un effet du hazard : elle lui conta alors exactement comment cela étoit arrivé : eh bien, dit Gerseüil, vous avez du causer avec lui : si le chagrin où je le vois ne l'a pas changé, vous conviendrez qu'il est aimable. Avoüez que nous ne vous en disions pas trop ma Mere & moi, quand nous vous faisions son éloge : mais parlez donc, vous ne répondez rien : est-ce que Barbazan .... ? Madame de Luce sentoit redoubler son trouble & son em-

barras : l'embarras qu'on ne sçauroit cacher donne quelquefois de l'humeur ; en vérité, Monsieur, répondit-elle, avec un ton qui ne lui étoit pas naturel ; vous êtes bien singulier d'imaginer que je puisse vous rendre compte de toutes les bonnes qualités de votre ami, quand vous sçavez que je ne l'ai jamais vu qu'un moment hier en rentrant ; comme vous me répondez, Marquise, lui dit-il, je n'ai pas cru vous offenser, & je vous demande pardon. Mais de grace dites-moi, Barbazan ne vous a-t-il parlé de rien ? & n'avez-vous point pû pénétrer ce qui lui est arrivé ? La Marquise étoit au desespoir ; toutes ces questions étoient autant de coups de poignard pour elle ; une femme née avec du penchant à la galanterie, & les dispositions qui l'accompagnent, n'eut trouvé ni difficulté, ni scrupule à

fixer promptement les idées de Gerſeüil, & ſur-tout à prévenir tout ſoupçon par quelque hiſtoire, quelque tournure heureuſement imaginée. Mais Madame de Luce née vraïe, reſſentant pour la premiére fois l'amour le plus tendre & le plus vif, en éprouvoit tous les combats : elle n'oſoit rien dire de peur de découvrir un ſecret ſi intéreſſant pour tous les trois. Elle ne pouvoit non plus ſe réſoudre à tromper un homme, que tant de ſentimens vertueux défendoient dans ſon cœur : elle répondit, ſans trop ſçavoir elle-même ce qu'elle diſoit, qu'elle avoit cru voir que le Marquis étoit dans une ſituation triſte & fâcheuſe.... Gerſeüil l'interrompit ; quoi ! vous auriez pû découvrir quelque choſe ſur le changement affreux que je trouve en lui ? Ah ! daignez donc me l'aprendre, je vous en conjure. Non,

Comte, lui dit-elle, en se remettant un peu, daignez vous-même me dispenser de parler là-dessus davantage ; je ne dois assurément avoir rien de caché pour vous ; mais le secret de M. de Barbazan n'est pas le mien ; soit que je l'aïe surpris, ou qu'il me l'eût confié, vous ne pouvez à cet égard condamner ma reserve, ni blâmer ma délicatesse : l'intimité où vous avez toujours vécu ne permet pas de douter qu'il ne vous éclaircisse sur tout ce qui le touche ; j'aurois tort de lui en ravir le mérite ; allez le trouver ; parlez-lui ; vous êtes inquiet ; je me sens moi-même toute troublée de l'agitation où je vous vois ; pendant que je vais me coeffer, vous aurez tout le tems d'entretenir votre ami en particulier ; nous nous reverrons tantôt ; nous serons peut-être plus tranquilles. Elle se leva en mê-

me-tems, & alla apeller ſes femmes. Gerſeüil ſortit ſans lui répondre que par un regard où la ſurpriſe & l'accablement de ſon ame étoient peints. Il paſſa dans le ſalon; il s'y aſſit; tout ce qu'il venoit de voir & d'entendre lui paroiſſoit un ſonge; il n'en pouvoit douter, & il ſe refuſoit à le croire; être reçû froidement par Barbazan, après un an d'abſence! ce Barbazan qu'il avoit fallu arracher, preſqu'évanoüi d'entre ſes bras, au moment de ſon départ! que lui-même avoit ſi tendrement regretté! que tous les vœux de ſon cœur apelloient ſans ceſſe depuis qu'il s'étoit vû renfermé à Gerſeuil! Cette réflexion l'accabloit; le trouver chez la Marquiſe, c'étoit un autre événement dont il ne pouvoit revenir; mais elle-même, diſoit-il, ſon embarras n'a-t-il pas percé malgré elle? avec quel

air de contrainte elle a reçu mes premiers transports ? D'où peut venir l'humeur qu'elle a paru tout-d'un-coup prendre avec moi ? (je ne lui en avois jamais connu) Comment enfin m'a-t'elle renvoyé ? Il rêvoit un moment ; il se promenoit ensuite avec agitation ; puis oubliant qu'il pouvoit être entendu, ah ciel, s'écria-t'il, à quels soupçons serois-je tenté de me livrer ! seroit-il bien possible. . . . ? Non, non, je n'adopte point cette affreuse idée : elle me fait fremir : il se taisoit ; les réflexions succédoient aux transports ; il se rapelloit avec douleur qu'il avoit senti un tressaillement involontaire en entrant dans la cour du Château : hélas, continuoit-il, j'étois bien loin alors d'y donner une interprétation funeste : mais depuis quand se connoissent-ils ? où se sont-ils vûs ? seroit-elle capable de m'en

avoir

avoir imposé sur la rencontre imprévûë d'hier au soir ? l'instant d'après il se reprochoit d'en avoir seulement eu la pensée. Je la connois trop, ajouta-t'il, elle n'est point fausse... Enfin après avoir passé une heure dans cette agitation continuelle, il entra un moment dans le jardin ; il prit son parti de suspendre tout jugement encore, & de les revoir l'un & l'autre en particulier : sçachons enfin, disoit-il, si je serois né assez malheureux pour me voir trahi deux fois dans un même jour ; eh par qui ? par-tout ce que j'ai de plus cher au monde, & par les deux seules personnes sur qui j'avois cru pouvoir compter.

Madame de Blancourt les observoit ; dès qu'elle avoit entendu que la Marquise étoit libre, elle étoit entrée par sa garderobe : Madame de Luce se hâta d'attacher son bonnet

ſur ſa tête, & renvoya ſes femmes: elle ordonna en même-tems qu'on la laiſſât ſeule; Madame, dit-elle à la Vicomteſſe, vous aviez trop bien jugé : je vois trop tard où m'a conduit un moment d'imprudence : c'eſt la premiére que j'aye à me reprocher, & elle me coûte en un jour le fruit d'une année de contrainte & de raiſon : quelle eſt donc ma deſtinée ! Qui moi ! j'irois porter la diſcorde entre deux amis, qui ont été toujours, qui feroient encore ſans moi les modéles de l'amitié ! Non, je ne m'y réſoudrai jamais. Madame de Blancourt chercha d'abord à la calmer ; enſuite elle lui demanda ſi elle ſçavoit ce qu'ils étoient devenus : je l'ignore, répondit-elle, je n'oſe ſeulement y penſer : mais je les fuis tous les deux : je veux les fuir ; je voudrois peut-être ne les revoir de ma vie, ni l'un, ni

l'autre..... Ah puis-je sçavoir ce que je voudrois? Quel effet a produit sur moi le retour de Gerseüil? Son entretien? La tendresse & la confiance qu'il prodigue à la perfidie même: Que vous me voyez différente de ce que j'étois ce matin! Oüi, Madame, quel que soit le charme de l'amour, j'éprouve que la reconnoissance & la vertu ont des droits bien forts sur une ame qui n'est pas encore entiérement corrompuë. Ses larmes couloient en abondance; elle se sentoit étouffée: la Vicomtesse lui dit tout ce qu'elle pût imaginer de plus consolant dans sa situation: elle lui proposa de venir un moment prendre l'air, l'assurant qu'elle en avoit besoin.... Que me proposez-vous, répondit la Marquise? voulez-vous que je m'expose à les rencontrer l'un ou l'autre? Quelle seroit ma douleur & ma honte, si

Gerſeüil me ſurprenoit dans l'état où je ſuis ! Que deviendrois-je, ſi j'allois trouver le Marquis ! Que pourroit-il penſer en me voyant en larmes ! Je frémis ſeulement d'y ſonger : non, je ne veux point ſortir ; je fais même réflexion que j'ai défendu l'entrée de mon apartement ; Gerſeüil peut imaginer d'y revenir ; il ſeroit ridicule qu'on lui refuſât ma porte pendant que vous êtes ici : allez donc, laiſſez-moi ; je rougis même devant vous de l'éxcès de ma foibleſſe ; laiſſez-moi combattre ; heureuſe ſi mes efforts n'étoient pas ſans ſuccès !

Barbazan, en ſortant de chez la Marquiſe, étoit reſté ſur la terraſſe abſorbé dans la confuſion de ſes idées : dès qu'il vit paroître le Comte dans le jardin, il étoit ſur le champ remonté dans ſa chambre : il craignoit de s'expoſer à le rencontrer.

ſeul ; il vouloit éviter, retarder du moins une explication qui le faiſoit trembler. Quelles réflexions l'agitoient à la fois ! J'adore la Marquiſe, diſoit-il ; je ſuis tendrement attaché à Gerſeuil ; c'eſt dans mon cœur que chacun d'eux a ſon parti . . . ! Ah que fais-je encore ici ? pourrois-je me réſoudre à trahir un ami (qui m'eſt toujours cher ?) Non, ce ne ſera point de moi qu'il recévra le coup de la mort ; je l'évitois par foibleſſe, je le fuirai par raiſon ; je veux partir ſans les revoir. Dans ce moment ſon valet de chambre entra ; il voulut le renvoyer ; mais ce garçon qui lui étoit attaché, lui dit qu'il ne s'en iroit point ; qu'il étoit venu exprès ; & que dans l'état où il le voyoit, il ne le laiſſeroit point ſeul : le Marquis le remercia de ſon zèle hors de propos, & lui dit ſérieuſement de ſortir : non, Monſieur ;

répondit-il, je ne vous obéirai point dans cette occasion ; vous me renvoyez pour vous livrer là à vos idées creuses, & vous tourmenter encore ; vous croyez que je ne suis au fait de rien : eh bien, Monsieur, je suis bien-aise de vous dire que je sçais tout, & que j'en sçais peut-être plus que vous. Eh quoi, dit Barbazan, (un peu étonné cependant) que veux-tu dire ? Vous voilà bien surpris, répondit Saint-Germain, vous imaginez-vous que je n'aye pas bien vu que vous êtes tombé amoureux de Madame de Luce ? Je n'en ai pas été étonné, quand j'ai sçu qu'elle avoit changé de nom, & que c'étoit la Marquise du Rozoy : je l'ai vuë souvent à l'Hôtel de Gerseuil : je la trouvois jolie comme un ange dans son habit de veuve : mais enfin, Monsieur, il ne faut pas vous désespérer ; on ne sçait pas ce qui

peut arriver : eh laiſſe-là tes viſions, dit le Marquis : Monſieur, je n'ai point de viſions, reprit Saint-Germain, & ſi je voulois, je vous ferois bien connoître que je ne parle point au hazard ; mais il faut être diſcret. Eh bien, voyons donc, dit vivement Barbazan ; quoi ? que ſçais-tu ? parles donc. Vous me faites pitié, repliqua le valet de chambre ; & je ne ſuis monté ici que pour vous conſoler ; écoutez-moi : j'avois fait connoiſſance à Paris avec Mademoiſelle Aubert, la premiére femme de chambre de Madame la Marquiſe : nous . . nous voyons ſouvent . . . j'allai hier la chercher, dès que j'appris que c'étoit chez elle que nous étions : nous convînmes qu'auſſi-tôt que vous ſeriez couché, je viendrois la trouver dans ſa chambre, dont elle me montra le chemin ; c'eſt par un petit eſcalier qui donne

dans le jardin : en sortant de chez vous, j'y courus ; je trouvai la porte ouverte, & Mademoiselle Aubert n'y étoit point : j'entrai toujours, & j'allai m'asseoir dans un grand fauteuil auprès de son lit : en apuyant ma tête, je sentis que la muraille n'étoit qu'une cloison ; j'entendis parler ; j'écoutai & je crus qu'on vous nommoit : je redoublai d'attention, & ayant tâté doucement, je trouvai une petite fente à la cloison ; j'y collai mon oreille, & ne perdis presque rien de la conversation : c'étoit Madame de Luce, & une certaine Vicomtesse son amie, qui est ici, dont je n'ai pas retenu le nom : j'entendis des choses.... que vous auriez bien donné de l'argent pour entendre à ma place : enfin Monsieur, Madame la Marquise est au desespoir, Monsieur de Gerseuil en

est.

eſt amoureux dès Paris ; il a tramé ce mariage-là depuis long - tems : il vient ici pour l'épouſer : elle y avoit conſenti, je ne ſçais comment, mais elle n'a nul goût pour lui, & elle vous aime à la folie, il y a même long - tems. Moi ! s'écria le Marquis, tu as mal entendu, te dis - je ; elle ne me connoît ſeulement pas. Monſieur, continua-t'il, je ne ſçaurois vous expliquer cette énigme-là, je ne la comprends pas plus que vous : mais le fait eſt certain ; c'eſt de ſa propre bouche que je le tiens ; elle l'a répété plus d'une fois ; & ſes larmes me l'ont aſſez confirmé ; car j'ai vu qu'elle eſt très-affligée de vous aimer : j'aurois peut-être ſçû plus de détail, mais la Aubert eſt rentrée ; & je me ſuis vîte retiré ; je n'ai pas voulu qu'elle vit que j'écoutois ſa maîtreſſe. Barbazan ſe leva précipita-

ment, & marchant à grands pas dans sa chambre, que vient-il m'aprendre, disoit-il! il se pourroit qu'elle m'aimât! .... ah! il ne manqueroit plus que cette circonstance à ma cruelle situation. Oh par ma foi, Monsieur, je m'y perds, reprit Saint-Germain; comment ce qui devroit combler vos voeux.... eh pourquoi, dit le Marquis, pourquoi m'as-tu parlé? il falloit me laisser partir: falloit-il me montrer un bonheur que je n'entrevois que pour le perdre! que pour me le voir enlever? que dis-je, pour m'y arracher moi-même? Oui, je le dois; l'effort est affreux; que l'idée de la félicité coûte à sacrifier! n'importe encore une fois, oublions ce que tu m'as dit; croyons que tu t'es trompé.... Eh comment en effet pourroit-elle m'aimer? Eh pourquoi m'aimeroit-elle? Gerseuil l'a-

dore ; il eſt fait pour mériter ſon cœur : écoutes, deſcends là bas ; je veux écrire un mot ; vas voir pendant ce tems-là ce qui ſe paſſe ; ſçaches ſi Madame de Luce eſt ſortie de chez elle ? ſi Gerſeuil y eſt rentré ? s'ils ſe ſont revûs ? ce qu'ils ont fait ? ce qu'ils font ? vas, & reviens me rendre compte de tout. Auſſi-tôt il s'aſſit pour écrire : il tenoit ſa plume ſans ſçavoir trop bien lui-même s'il vouloit s'en ſervir ; & tout d'un coup laiſſant tomber ſa tête ſur la table ; que vais-je faire, s'écrioit-il ? à quoi puis-je avoir la force de me réſoudre ? m'expoſerois-je à revoir encore la Marquiſe ? voudrois-je combler ma perfidie en abuſant de ſa foibleſſe ? ſoutiendrois-je alors les regards de Gerſeuil, dont le déſeſpoir viendroit me reprocher d'avoir porté l'amertume dans un cœur qui n'eût

jamais rien de plus cher que moi ? ah je me fais horreur. Partons ; partons tout à-l'heure ; mourons plutôt de douleur que de honte. Il se mit à écrire, & sa lettre étoit à peine achevée, que S. Germain rentra : je viens, Monsieur, lui dit-il, vous porter une nouvelle qui va vous faire de la peine .... il sont ensemble, reprit vivement le Marquis, ils sont donc raccommodés ! Leur mariage est-il déclaré..... ? Non, Monsieur, dit Saint-Germain, non, il n'est point question de tout cela ; ils ne se sont point revûs ; Madame de Luce est toujours renfermée ; M. de Gerseuil est dans le salon ; il est seul ; il a l'air accablé, il est assis dans un coin ; je ne le voyois même pas ; c'est lui qui m'a apperçu : il m'a apelé ; ah c'est toi Saint-Germain, m'a-t'il dit, j'attends Mr de Barbazan ; il faut abso-

lument que je lui parle ; vas lui dire que je le prie de me venir joindre ici tout-à-l'heure : s'il ne descend pas dans l'instant, je vais monter chez lui : je me suis douté, ajouta Saint-Germain, que ce message ne vous plairoit pas, mais.... eh bien, dit sur le champ le Marquis, je vais le trouver : c'est un instant que je prévois en frémissant, depuis le matin ; mais en le reculant, je n'y échaperois pas, allons. Il descendit aussi-tôt, & trouva Gerseuil à la même place où son valet de chambre l'avoit laissé. Asseïez-vous, lui dit-il, d'un ton pénétré, je vous ai fait prier de venir ici ; mais je ne sçais dans quels termes je dois vous parler : (je n'étois pas accoutumé à les chercher avec vous) quoi ! c'est vous, Barbazan, qui m'évitez ! qui me fuyez ! Je l'avoue, rien dans l'univers ne m'au-

roit pû faire croire que je vous trouverois auſſi peu ſenſible au retour d'un ami dont la tendreſſe a paru ſi long-tems néceſſaire à votre bonheur. Je croyois encore moins, lui dit le Marquis, mériter ce reproche ; les larmes ſincéres que j'ai données au bruit de votre mort, pouvoient me l'épargner ; & le parti que ma douleur m'avoit fait prendre, juſtifioit aſſez mon amitié, ſi vous avez pû penſer qu'elle eût beſoin de l'être. Gerſeuil lui répondit que l'obſcurité où il avoit été forcé de vivre depuis long-tems, ne le laiſſoit point capable d'avoir ignoré toute ſa conduite : je vois même (& ne le comprends pas) ajouta-t'il, que nous avons été réciproquement trompés ſur l'article des lettres : je n'en ai pas reçu une de vous depuis que je ſuis à Gerſeuil, mais nous éclaircirons ce myſtere

avec le temps : laiſſons le paſſé : je vous retrouve ici : comment m'avez-vous reçu ? Oui, Barbazan, je ne ſçais point feindre avec vous : votre accueil a paru démentir vos diſcours : ai-je donc pû n'en être pas bleſſé ? je vous en fais juge : condamnez-moi, ſi vous l'oſez, ſi vous le pouvez ; je ne déſire que d'avoir tort ; je ſerois trop heureux. Je vous entends, dit le Marquis ; je pénétre vos ſoupçons : je ſuis trop vrai pour nier qu'ils ſoient fondés : je vous ſuis toujours trop attaché pour vouloir un moment chercher à vous tromper : plaignez-vous, vous en avez ſujet : mais plaignez-moi, j'oſe vous dire que je mérite de l'être, & peut-être par vous-même. Gerſeuil changea de viſage à ces mots ; & ſe levant bruſquement, quoi ! Monſieur ; dit-il avec tranſport, vous pouvez ſans

rougir me faire un aveu qui me perce le cœur & qui vous deshonore ? avez-vous bien pensé jusqu'où le désespoir peut entrainer quand on se voit trahi...? Ah cruel ami ! interrompit Babazan, pourquoi faut-il que j'aye pu ignorer votre amour pour la Marquise ? ce mystere nous a perdu tous deux : j'arrive ici : (vous sçavez que le hazard seul m'y a conduit) je la vois : je me sens frapé d'un trait inévitable : jugez-en, puisque l'excès de ma douleur a pu m'en laisser susceptible ; mais enfin ai-je dû chercher à me défendre ? mon ignorance sur vos engagemens mutuels ne suffiroit-elle pas à me rendre excusable ? mais je ne le suis plus : je ne veux pas l'être, puisque Gerseuil peut m'accuser. Le Comte lui tendit la main, & l'entraînant avec lui sur le canapé où ils étoient d'abord : hélas ! que me

dites-vous-là ! reprit-il ! quel bandeau vous m'arrachez ! vous ſçaurez tout un jour : vous me rendrez juſtice : embraſſez-moi ; & ſi votre ſituation peut vous laiſſer le moment d'enviſager la mienne, ayez-en pitié, ne m'accablez pas. Barbazan ſe ſentit pénétré : vous redoublez ma confuſion, lui dit-il, eh que pourrois-je deſirer encore ? j'ai cru vous avoir perdu pour jamais : je vous revois ; ce moment doit ſuffire à mon bonheur : l'amitié a toujours régné dans mon ame, elle y doit triompher. Ils s'embraſſerent encore ; leurs larmes ſe confondirent, & le Comte rompant le premier le ſilence : ah Barbazan, s'écria-t'il, étions-nous faits pour nous haïr ? Non, je ne paſſerai jamais à cette affreuſe extrémité : je reſſens comme vous la force des nœuds qui nous joignent : l'amour

eſt-il donc fait pour les rompre ? J'adore la Marquiſe.... vous l'aimez....! eh bien voyons-la enſemble : qu'elle s'explique : qu'elle décide notre ſort. Arrêtez, trop généreux ami, reprit Barbazan, vous m'aprenez mon devoir ; j'ai pu devenir votre rival : qu'importe, que la faute en ſoit au ſort ? je vous en dois une ſatisfaction, je me la dois à moi-même, le choix de Madame de Luce ne doit point balancer : il doit être en votre faveur : eh que ferois-je pour vous en y renonçant ? ne me ſoupçonnez pas cependant de céder à la crainte de l'humiliation d'un refus : non, l'eſpérance (ſi j'en pouvois former) ne me feroit qu'un motif plus fort pour fuir un triomphe, que l'amour même frémiroit de remporter ſur l'amitié : voilà mes ſentimens : qu'on ne les eſtime point plus qu'ils

ne valent ! J'ai même eu besoin de vous voir & de vous entendre, pour retrouver ma vertu ; mais vos regards ont porté la lumiére & le courage dans mon ame : je ne vous dis point que je n'aime plus, je ne mériterois pas d'être crû : cet effort n'est pas l'ouvrage d'un jour : souffrez donc que je cherche un aide à ma foiblesse ; je ne verrai plus Madame de Luce ; j'avois déja résolu de partir : je lui avois écrit : je vais vous envoyer ma lettre ; rendez-la lui vous-même ; reclamez, conservez tous vos droits ; adieu mon cher Gerseuil ; n'oubliez jamais le malheureux Barbazan ; aimez-le, vous le devez. Je vais achever mes jours dans la retraite. Il se leva en même-tems, & s'échapant des bras du Comte, qui s'efforçoit de le retenir, il sortit. Gerseuil courut

le rapella, tout fût inutile : dans quel etat cette explication, & la fuite de son ami l'avoient laissé! Que de réflexions douloureuses se présentoient à son esprit! Quel exemple que le procédé de Barbazan, pour le commun des hommes, à qui l'amour a servi si souvent d'excuse, ou de prétexte à l'ingratitude!

Gerfeuil ne resta pas long-tems livré aux mouvemens d'admiration & d'attendrissement que lui avoit causé l'effort héroïque de son ami; il en sortit bientôt pour retomber dans un trouble nouveau : il vit arriver à lui Madame de Luce : malgré l'agitation inexprimable où il se sentit, il alla au-devant d'elle, sans sçavoir encore ce qu'il auroit la force de lui dire : j'ai respecté vos ordres, Madame lui dit-il, quand il l'eut joint; je n'ai point

osé vous aller chercher ; j'allois cependant vous en faire demander la permission dans un instant : M. de Barbazan m'y avoit engagé. On m'avoit dit, répondit-elle, qu'il étoit avec vous : le Comte lui dit qu'il venoit de le quitter, & qu'étant pressé de partir, il l'avoit prié de faire ses excuses, s'il n'avoit pas eu l'honneur de prendre congé d'elle : Madame de Luce que Gerseuil examinoit avec la plus grande attention, ne laissa voir à cette nouvelle aucune altération sur son visage ; elle ne s'y attendoit cependant pas : mais elle avoit fait de si grands efforts sur elle-même pendant le tems qu'elle s'étoit renfermée, qu'elle s'étoit au moins renduë maîtresse de ses premiers mouvemens ; d'ailleurs le départ de Barbazan sembloit, en déchirant son cœur, y raffermir le cou-

rage dont elle avoit besoin. Comme le Comte finissoit de parler, Saint-Germain lui aporta la lettre qu'il attendoit, & la lui remit : Gerseuil en la recevant, le chargea d'aller dire à son maître, qu'il ne se chargeoit de sa commission, qu'à condition qu'il ne partiroit pas sans venir un moment lui parler ; qu'il l'en prioit, qu'il l'exigeoit absolument : dis-lui bien, répéta-t'il encore, que j'ai les raisons les plus fortes pour lui demander cette derniere grace ; il sera le maître après. Cette lettre s'adresse à vous, Madame, continua-t'il, en se retournant vers la Marquise ; M. de Barbazan a cru devoir me la faire passer par les mains ; je n'ai pû le lui refuser : lisez-la, je vous prie ; j'en ignore le contenu : mais je pense qu'il est nécessaire que vous l'ayez luë avant qu'il revienne.

Madame de Luce avoit ſenti toute ſa fermeté ébranlée, en entendant l'ordre que Gerſeuil donnoit à S. Germain : le diſcours qu'il lui tint acheva de la déconcerter ; elle rougit malgré toutes ſes réſolutions ; elle prit la lettre d'une main tremblante, & la lut tout haut.

Que penſerez-vous de moi, Madame ? Je vous adore & je vous fuis : les loix indiſpenſables de l'honneur & de l'amitié m'y forcent, & me juſtifient dans le fond de mon cœur : pourroient-elles ne pas faire le même effet dans votre eſprit ? J'oſe cependant vous aſſurer que mon eſtime & mon reſpect pour vous, ont été le ſecond motif de ma conduite : j'aurois cru vous faire tort de penſer qu'on pût vous plaire, en devenant injuſte & perfide. Adieu, Madame, ſi vous pouviez

douter de tout ce que vaut le Comte de Gerſeuil, jugez-en par le ſacrifice que je lui fais aujourd'hui.

A peine la lettre étoit-elle achevée, que Barbazan rentra : je n'ai rien à vous refuſer, dit-il à ſon ami ; vous voyez ſi vos ordres me ſont ſacrés : mais n'y a t-il pas de l'inhumanité dans ce que vous venez d'exiger de moi...? Le Comte l'interrompit : je fais ce que je dois, dit-il, ne vous en plaignez point ; j'ai remis votre lettre à Madame, elle vient de la lire ; jugez vous-même de l'effet qu'elle a produit ſur elle. Ils reſterent tous trois quelques momens ſans oſer ſe regarder, & ſans parler : mais le tableau étoit frapant, & leur ſilence étoit bien loin d'être muet ; enfin Gerſeuil ſe raprochant de la Marquiſe, je vois votre embarras, Madame,

Madame, continua-t-il, daignez vous expliquer, mais ſur tout que les foibles ſervices qu'un heureux hazard m'a mis à portée de pouvoir vous rendre, n'entrent pour rien dans votre choix : ils ont été payés par l'honneur de vous être utile, & plus encore par la ſatisfaction que mon cœur trouvoit à vous obliger : j'aime Barbazan comme moi-même : la rivalité n'a pû altérer notre amitié ; mais nous vous adorons tous deux : c'eſt votre bonheur ſeul que nous cherchons aux dépens même du nôtre ; nous ſommes prêts de ſouſcrire ſans murmurer à votre arrêt ; prononcez donc ; & ſoyez ſûr (car j'oſe répondre pour lui) qu'en comblant les vœux de l'un de nous, vous verrez l'autre vous demeurer éternellement attaché : ſi ſon cœur gémiſſoit malgré lui, il auroit du

moins la consolation de se flatter en secret que vous devez peut-être votre bonheur au sacrifice qu'il vous aura fait du sien. Il prononça ces derniers mots en soupirant. Madame de Luce qui l'avoit écouté avec une émotion sensible, prit enfin la parole, & d'un ton plus assuré : je vous reconnois, lui dit-elle, vous êtes toujours le même ; écoutez-moi. Je dois d'abord m'excuser d'avoir eu l'air de vous éviter depuis le matin ; la situation de mon ame exigeoit que je fusse quelque tems seule ; je suis venue enfin vous retrouver, & je vais vous parler avec toute la franchise qui est au moins duë à un cœur comme le vôtre. M. de Barbazan m'a plû ; (je puis dans ce moment en convenir même devant lui) rapellez - vous les conditions que je vous imposai, quand j'ai

consenti à ne point refuser le mariage que vous désiriez : souvenez-vous qu'après avoir demandé du tems, j'insistai sur le secret & que j'exclus nommément M. de Barbazan de cette confidence ; il ne me connoissoit point ; mais le hazard me l'avoit fait voir, & je sentois dès lors que je devois le craindre & le fuir. Je ne cherche point ici à m'en excuser ; & parce qu'il vient de faire pour vous, je crois qu'il a justifié ma prévention ; je ne rougirai point de paroître recevoir de lui l'exemple du courage & de la vertu ; j'en étois digne, & mon parti étoit pris. Vous m'aimez depuis long-tems ; je le sçais, je sens tout ce que je vous dois ; ne me soupçonnez point d'être assez foible pour devenir ingrate ; encore moins de vouloir manquer à des engagemens que je dois respec-

ter, & qui me sont toujours chers: voilà ma main, mon cher Comte, je vous l'ai promise; je vous la donne avec la satisfaction la plus vraie; la reconnoissance la plus vive, & l'amitié la plus tendre, n'ont pas même attendu le devoir pour achever de détruire une impression que j'efface aujourd'hui pour jamais, & que je vous prie d'oublier. Gerseuil s'avançoit, & Madame de Luce voyant qu'il vouloit prendre la parole; un moment, continua-t'elle; il me reste un mot à vous dire, qui pourroit paroître singulier à tout autre qu'à vous: mais je parle au Comte de Gerseuil; son ame m'est connuë, & je sçais qu'il lit dans la mienne. M. de Barbazan paroît nécessaire à votre bonheur; je me suis consultée; je me sentirois avilie à mes propres yeux, si je pouvois avoir encore be-

ſoin de ſon abſence : ne vous privez point d'un ami ſi cher ; (je l'eſtime aſſez pour lui croire autant de force qu'à moi) je ne le crains plus, & en vous parlant ainſi, j'oſe être certaine de votre confiance. Le Comte prit ſa main & la baiſant avec tranſport : eh quels ſentimens ne vous ſont pas dûs, lui dit-il ? Oüi, je me joins avec vous pour prier Barbazan de demeurer : mais je veux (pardonnez-moi ce mot pour ce ſeul moment) je veux que ce ſoit en vous rendant heureuſe ; il vous adore ; vous l'aimez.... aſſez pour l'avouer ; je ne vivrois pas, je ne me croirois pas digne de vivre, ſi j'acceptois le ſacrifice que vous m'avez offert l'un & l'autre. Madame de Luce voulut répondre : non ; Marquiſe, lui dit-il en l'arrêtant ; je vous rends juſtice, vous êtes capable de tout ce que l'honneur

peut paroître exiger ; vous avez cru le vôtre engagé à m'épouser par reconnoissance : vous ne balanciez point ; vous auriez désavoué votre cœur, s'il en avoit murmuré ; mais le bonheur même de vous posséder cesseroit d'en être un pour moi, quand je pourrois penser que j'ai gêné votre inclination ; je suis pénétré de vos sentimens & des siens ; je jouirai d'un avantage presque divin ; je gouterai du moins le premier des biens (laissez-moi me cacher à ce prix) j'aurai rendu heureux tout ce que j'aime ; je suis content. Sa voix s'étouffa dans ce moment, il se tut. Barbazan étoit confondu, pénétré ; il sentoit trop pour pouvoir rien exprimer ; ses regards seuls rendoient tous les mouvemens de son ame : la Marquise n'étoit ni moins surprise ni moins agitée ; le Comte

avoit les yeux encore attachés ſur elle : ah Gerſeuil, lui dit-elle, en rougiſſant, il ſe pourroit.... non, rien de votre part ne m'étonnera jamais : hélas que puis-je vous dire ? dois-je même vous répondre ? Après un moment de ſilence elle ſe retourna du côté du Marquis, & ſans oſer preſque le regarder. M. de Barbazan, lui dit-elle, malgré l'aveu de ma foibleſſe, ſoyez certain que vous ne me devrez qu'à la généroſité ſublime de M. de Gerſeuil : ma main lui apartient ; lui ſeul pouvoit vous la donner. Barbazan ſans lui répondre que par un regard, courut ſe jetter aux genoux du Comte : cher & trop parfait ami, s'écria-t'il, ma vie ſera-t'elle aſſez longue pour acquitter tout ce que je te dois ? Daignes lire dans mon cœur. Leve-toi, dit Gerſeuil, en lui tendant la main :

& le regardant avec des yeux où l'état de son ame étoit peint, leve-toi, que me dois-tu ? c'est à l'amour que tes remerciemens sont dûs ; tu es aimé, c'est à toi d'être heureux. A ces derniers mots, il ne pût retenir ses pleurs, & les embrassant l'un & l'autre, pardonnez continua-t'il, pardonnez tous deux des larmes que ce moment m'arrache ; la douleur les fait encore couler malgré moi, je ne m'en défends point ; mais c'est la derniere marque de foiblesse qui m'échapera ; & je vous jure que dans cette foiblesse même le repentir n'a point surpris mon ame. Je veux Madame vous unir moi-même à ce rival si cher ; permettez-moi de passer auprès de vous une vie qui vous est à tous deux dès long-tems consacrée. Le Mariage se fit huit jours après, sans éclat, dans la Chapelle

du

du Château ; Madame de Blancourt se fixa avec eux ; ils se trouverent d'accord à le desirer. Le lendemain ils revinrent tous ensemble à Paris retrouver Madame de Gerseüil qui étoit enchantée de leur bonheur, & pénétrée d'admiration du procédé de son Fils ; le Comte de Gerseüil ne les quitta jamais ; malgré toutes les instances de sa famille, il renonça au Mariage, & il assura tout son bien à Monsieur & Madame de Barbazan, & à leurs enfans : il conserva toute sa vie une impression de tristesse dont il n'étoit pas le maître ; mais il avoit une attention continuelle à ne point la laisser apercevoir à Monsieur & Madame de Barbazan ; leur tendre reconnoissance pour lui les occupa sans cesse : ils jouïrent tous trois long-tems de ce charme inaltérable que répandent sur la vie des

honnêtes gens la tendresse & la vertu ; & le Comte de Gerfeüil eut au moins la consolation d'être un exemple peut-être unique de la force de l'amitié, & de son triomphe sur l'amour.

Fin de la seconde Partie.







